



Exposition Maximilien LUCE

L'instinct du paysage

au Musée d'Orsay

(du 21-03-2025 au 14-09-2025)

(un rappel en photos personnelles de la totalité -sauf oubli- des œuvres présentées)

Communiqué de presse :

Le musée de Montmartre présente la première rétrospective parisienne dédiée à Maximilien Luce depuis 1983. Figure majeure du néo-impressionnisme, Luce a vécu de 1887 à 1899 rue Cortot, à quelques pas du musée qui lui rend aujourd'hui hommage. Cette exposition met en lumière son parcours artistique et réaffirme la place remarquable qu'il occupe dans l'histoire de l'art, tout en offrant au grand public une redécouverte de son œuvre souvent méconnu.

Peintre néo-impressionniste et pilier des milieux anarchistes et libertaires, Maximilien Luce (1858-1941) a marqué son époque par son art et son engagement social. Disciple du divisionnisme initié par Seurat et Signac, Luce a su développer un langage pictural personnel, marqué par ses recherches sur la lumière et la couleur. Ses toiles capturent avec une rare sensibilité les transformations industrielles et sociétales de la fin du XIXe et du début du XXe siècles, explorant aussi bien les paysages urbains et ruraux que les figures des travailleurs et des baigneurs. Luce donne ainsi à voir et à ressentir une époque en mutation, un monde en mouvement.

Une exploration du paysage, entre Montmartre et Rolleboise

Pour l'exposition Maximilien Luce, l'instinct du paysage, le musée de Montmartre choisit d'explorer son œuvre sous le prisme du paysage et emmène le visiteur dans un parcours rétrospectif entre les deux pôles essentiels de sa vie, Paris et Rolleboise. Il est invité à suivre les pérégrinations de l'artiste au départ de Montmartre, dont il fut l'habitant de 1887 à 1900, dans l'effervescence des rues parisiennes et au fil de ses voyages de Saint-Tropez au Pays-Noir de Charleroi en passant par les Pays-Bas, la Normandie ou encore Londres.

Maximilien Luce appartient à une génération qui a connu les fastes de la Belle Époque mais aussi les bouleversements sociaux et les conflits qui ont marqué le début du XXe siècle. Jeune témoin de la Commune de Paris à 13 ans, il traversa trois guerres et prit part à de nombreuses luttes sociales, s'opposant aux bagnes d'enfants, à la colonisation et défendant les grèves ouvrières et la cause dreyfusarde. Cette riche période historique que Luce traversa correspond surtout à un fantastique bouillonnement artistique. La comète Luce rejoint la constellation néo-impressionniste formée par Georges Seurat, Paul Signac, Camille Pissarro et Henri-Edmond Cross dès sa première participation à la Société des Artistes Indépendants en 1887, où il expose sept toiles. Il prend dès lors part à l'aventure néo-impressionniste et contribue à la défense de la liberté artistique d'abord comme membre, puis en tant que vice-président et président de cette société.

Un regard moderne sur le monde

Avec près de 2 700 peintures et autant de dessins et estampes, Luce a laissé un corpus exceptionnel témoignant des grands événements de son époque : les grandes inondations, les grèves ouvrières, les transformations urbaines, les loisirs populaires, ou encore l'industrialisation grandissante.

Tout au long de sa carrière, les scènes idéalisées de baignades cohabitent avec les chantiers parisiens et avec les profils presque menaçants des usines belges dans l'ère de l'industrialisation. La ville, les fabriques et la nature s'offrent ainsi comme un terrain d'expérimentations fertiles. Lumières variables, perspectives dynamiques et couleurs pures transfigurent le paysage. Les scènes crépusculaires et les

effets atmosphériques créés par Luce contribuent à la métamorphose visuelle des centres urbains et des foules qui les habitent.

Le musée de Montmartre, que l'artiste a si souvent représenté, est heureux de lui rendre hommage aujourd'hui, 125 ans après son départ de ce lieu emblématique.

L'exposition Maximilien Luce, L'instinct du paysage est une invitation à découvrir ou redécouvrir un artiste essentiel, à la croisée de l'avant-garde artistique et des combats sociaux de son époque.

Commissariat :

Jeanne Paquet, responsable du musée de l'Hôtel-Dieu de Mantes-la-Jolie
Alice S. Legé, docteure en histoire de l'art, responsable de la conservation du musée de Montmartre

1858

Maximilien Luce naît à Paris, le 13 mars.

1871

Il est témoin de la Commune. Il fréquente les cours de dessin aux Arts Décoratifs.

1872

Luce est apprenti graveur chez Henri-Théophile Hildibrand.

1875

Il participe à l'Exposition libre des œuvres d'art refusées au Salon.

1876

Il devient ouvrier graveur chez Eugène Froment. Il suit des cours à l'Académie Suisse, puis à l'atelier de Carolus-Duran.

1879

Service militaire à Guingamp. 1882

Luce est placé à la Caserne de Paris. Il rejoint le groupe anarchiste du XIV^e arrondissement.

1883

Luce termine son service militaire.

1884-1885

Il est formé par le peintre Auguste Lançon.

1887

Luce publie son premier dessin politique dans la Vie moderne. Il emménage au 6, rue Cortot à Montmartre. Il expose 7 toiles à la 3^e Exposition de la Société des Artistes Indépendants. Il participera à chaque exposition de la Société jusqu'à sa mort.

1888

Première exposition personnelle à la Revue Indépendante.

1889

Il dessine pour Le Père Peinard et expose au Salon des XX à Bruxelles.

1891

Il fait l'inventaire après-décès de l'atelier de Seurat.

1892

Il décore les appartements du 148, rue de Grenelle, et produit des coffrets peints. Il déménage au 16, rue Cortot.

1893

Il rencontre sa compagne Ambrosine Bouin.

1894

Naissance de son fils Frédéric, le 3 juin. Luce est arrêté à la suite de l'assassinat du président Carnot et est emprisonné à Mazas.

1895

Décès de son fils des suites d'une insolation.

1896

Naissance de son second fils Frédéric, le 19 juillet.

1898

Luce prend position dans l’Affaire Dreyfus et soutient Émile Zola.

1900

Luce quitte Montmartre et déménage dans le XVI^e arrondissement.

1902

Luce et Ambrosine recueillent leur neveu orphelin Georges Bouin.

1905

Il commence à peindre sur le thème de la Commune.

1907

Il peint ses premiers chantiers parisiens et produit des faïences avec André Metthey.

1909

Luce est élu vice-président de la Société des Artistes Indépendants.

1912

Première acquisition d’une toile de Luce par l’État.

1914-1918

Il publie des dessins antimilitaristes dans *La Bataille syndicaliste* et peint les soldats dans les gares.

1917

Luce découvre Rolleboise.

Il y acquiert une maison en 1922 et y passe la moitié de l’année jusqu’à sa mort.

1928

Adolphe Tabarant écrit la première biographie de Luce.

1934

Il est nommé président de la Société des Artistes Indépendants.

1940

Il démissionne de la présidence de la Société, en protestation contre la discrimination à l’égard des artistes juifs. Décès d’Ambrosine.

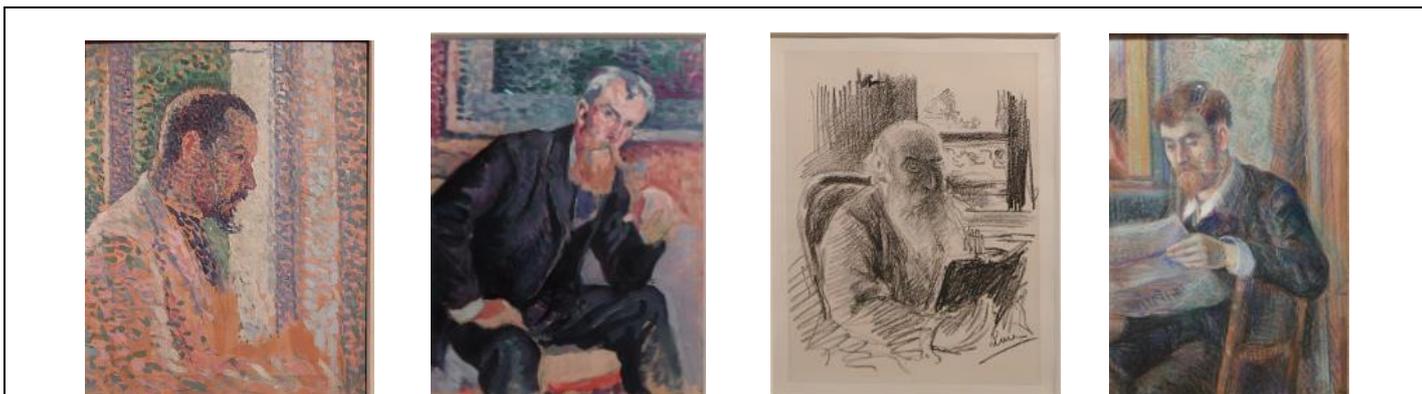
1941

Maximilien Luce décède à Paris, le 7 février.

Maximilien Luce, un indépendant

Maximilien Luce grandit dans un milieu modeste et s’initie au dessin à l’âge de 13 ans. Apprenti graveur chez Henri-Théophile Hildibrand et Eugène Froment, il intègre les cours de peinture de l’Académie Suisse, puis l’atelier de Carolus-Duran. En 1875, il présente deux toiles au salon officiel. Refusé, il prend la décision audacieuse de participer à l’Exposition libre des œuvres d’art refusées : il n’a que 17 ans et fait déjà le choix de la liberté artistique contre les institutions officielles.

Son indépendance d’esprit amène Luce à intégrer les groupes anarchistes et à rejoindre les avant-gardes. Grâce au peintre Auguste Lançon et à ses collègues Léo Gausson et Émile Cavallo-Péduzzi, il découvre la Société des Artistes Indépendants et ses expositions « sans jury, ni récompenses ». Conquis par les œuvres de Georges Seurat, il expose en 1887 sept toiles et se fait remarquer par le critique Félix Fénéon et par Camille Pissarro. Paul Signac lui achète immédiatement *La Toilette*. C’est le début de l’aventure néoimpressionniste et de fidèles amitiés artistiques. Luce deviendra vice-président des Indépendants aux côtés de son président Signac, puis prendra sa relève en 1935.





1.
Portrait de Paul Signac

1889
Huile sur bois
Collection particulière

2.
Étude pour le portrait d'Henri-Edmond Cross

Vers 1898
Huile sur carton
Collection particulière

3.
Portrait de Camille Pissarro

Vers 1890
Lithographie sur papier Chine appliqué sur vélin
Musée la Jolie, musée de l'Hôtel-Dieu - Maximilien Luce, inv. 2017.31

4.
Portrait de Jules Antoine

1889
Pastel sur carton
Collection particulière
Cortsey Galerie Jean-François Cassin, Paris

5.
Portrait de Félix Fénéon

Non daté
Fusain et crayon noir sur papier
Paris, Galerie Berle

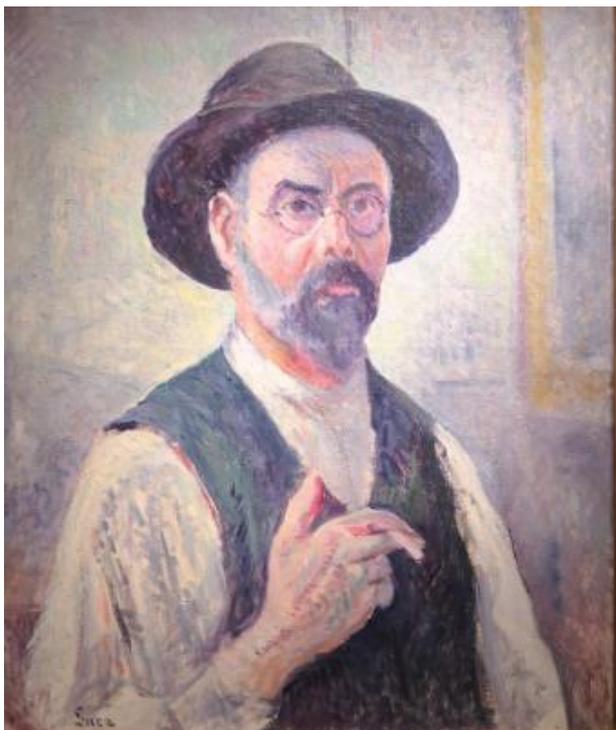
6.
Portrait de Georges Tardif

Entre 1889 et 1894
Huile sur carton
Collection particulière

7.
Portrait de Georges Seurat

1890
Fusain sur papier
Collection particulière

Ce mur de portraits restitue une partie de la constellation amicale de l'artiste: « personne n'avait autant de vrais amis ou n'a fait autant de bien que notre vieux Luce », dira Fanny Fénéon à sa mort. Ses relations avec le groupe néo-impressionniste sont ainsi illustrées: Pissarro son mentor, Signac son soutien, Fénéon son défenseur et Seurat, dont il sera chargé de faire l'inventaire après décès. Au sein du groupe, Luce se distingue par son intérêt pour les sujets liés au travail et à l'industrie, ainsi que par son goût pour la figure humaine. Les portraits de deux architectes, Georges Tardif, également peintre, et Jules Antoine (frère d'André Antoine, créateur du Théâtre Libre), révèlent sa sociabilité montmartroise. Son vaste réseau d'amitiés nourrit son art, soutient sa carrière et lui permet de voyager, grâce à de nombreuses invitations en France et à l'étranger.

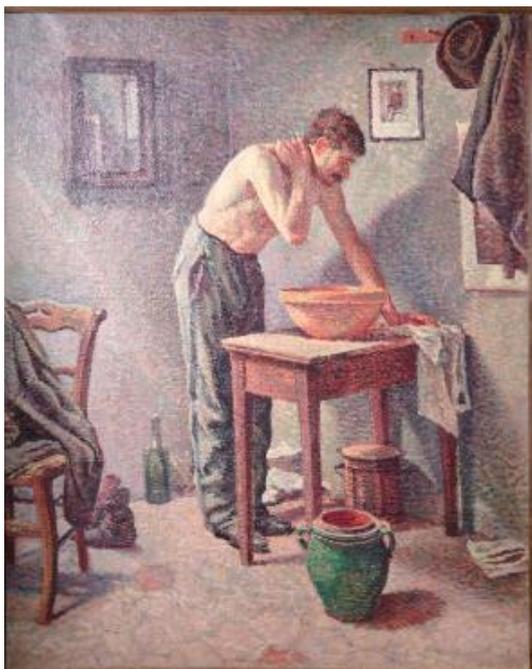


Autoportrait

Vers 1910
Huile sur toile

Saint-Germain-en-Laye, musée départemental Maurice Denis, inv. PMD984.16.1
En dépôt au musée de l'Hôtel-Dieu - Maximilien Luce, Mantes-la-Jolie

Des lunettes rondes, un chapeau de feutre, une cigarette à la main: voici les signes distinctifs de Luce, visibles aussi dans ses portraits photographiques. Son regard est planté droit dans le nôtre. Résonnent en nous les mots de Félix Fénéon le qualifiant d'« un barbare mais robuste et hardi peintre », ou ceux du peintre Jean Texcier qui savait que sous cette « rudesse apparente » se dissimulait « un cœur d'une délicatesse et d'une sensibilité merveilleuses ». Peu d'autoportraits de Luce existent et tous reflètent son humilité et sa simplicité. Âgé d'une cinquantaine d'années, il se montre sans appareil, sans aucun accessoire de peintre.



La Toilette

1887
Huile sur toile

Genève, Association des amis du Petit Palais, inv. 11471

Montmartre, rue Cortot

Lorsque Luce pose ses bagages en 1887, rue Cortot, à quelques numéros de l'actuel musée de Montmartre, il a 29 ans. Il a alors terminé son service militaire et quitté l'atelier de Carolus-Duran. Les œuvres rassemblées ici montrent le tournant que constitue la période montmartroise dans son art et sa vie. Montmartre rime avec l'émancipation de sa famille et de ses maîtres. Luce illustre son nouveau quotidien : sa compagne Ambroisine et ses fils nés en 1894 et 1896.

Au sommet de la Butte, Luce prend de l'assurance. Sous l'influence de ses aînés impressionnistes et avec la découverte de la technique divisionniste, il abandonne les teintes ocres et sombres de ses débuts. Il peint encore presque timidement la vue depuis les fenêtres de ses habitations au 6 puis au 16, rue Cortot. Depuis Montmartre, Luce n'aura de cesse de s'aventurer toujours davantage dans les artères et sur les quais parisiens.



Vue du 48 rue Lepic, chez Georges Tardif

1894-1895
Crayon et fusain sur papier
Collection Calvé-Cantinotti



Rue des Saules

Vers 1894
Fusain sur papier
Sceaux, Département des Hauts-de-Seine / Musée du Grand Siècle - donation Pierre Rosenberg, inv. 9525



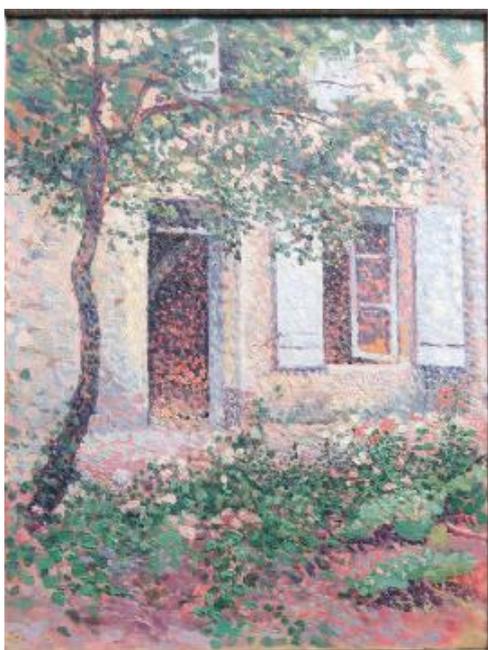
Rue Ravignan, nuit

Vers 1893-1895
Gravure sur bois sur papier vélin
Collection particulière



La Rue Damrémont, vue depuis l'appartement de Georges Tardif

Vers 1891
Fusain sur papier
Collection particulière



Le Seuil, rue Cortot

Vers 1890
Huile sur bois

Collection particulière



Le Jardin sous la neige, rue Cortot

1891
Huile sur toile

Collection particulière

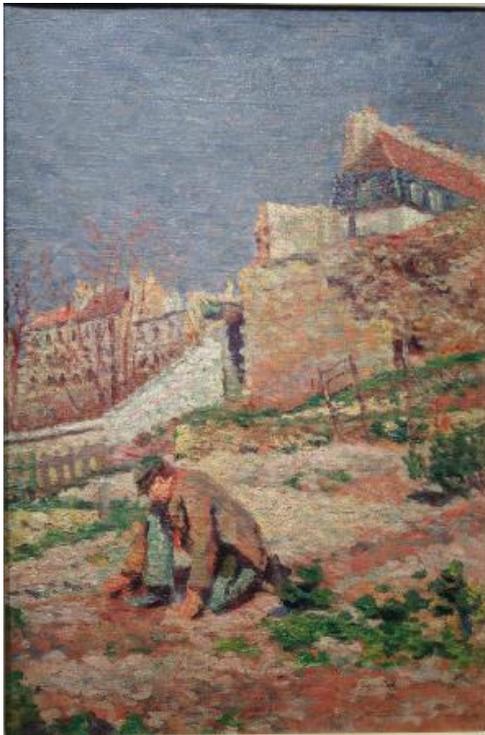


Paris, vue de Montmartre

1887

Huile sur toile

Genève, Association des amis du Petit Palais, inv. 16

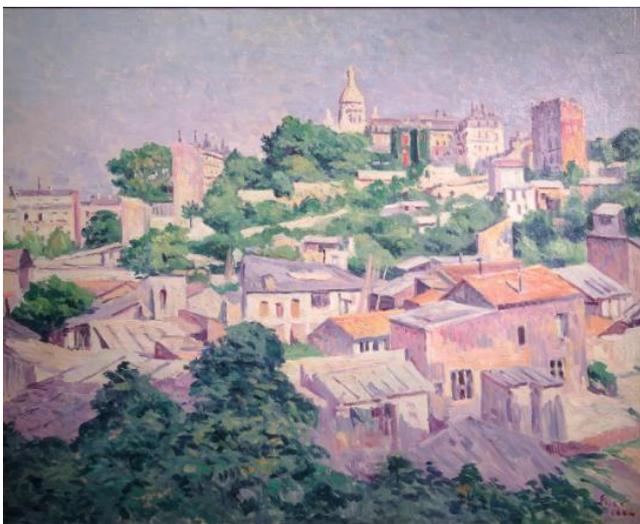


Jeune Garçon devant la maison de Suzanne Valadon

1886-1887

Huile sur toile

Collection particulière



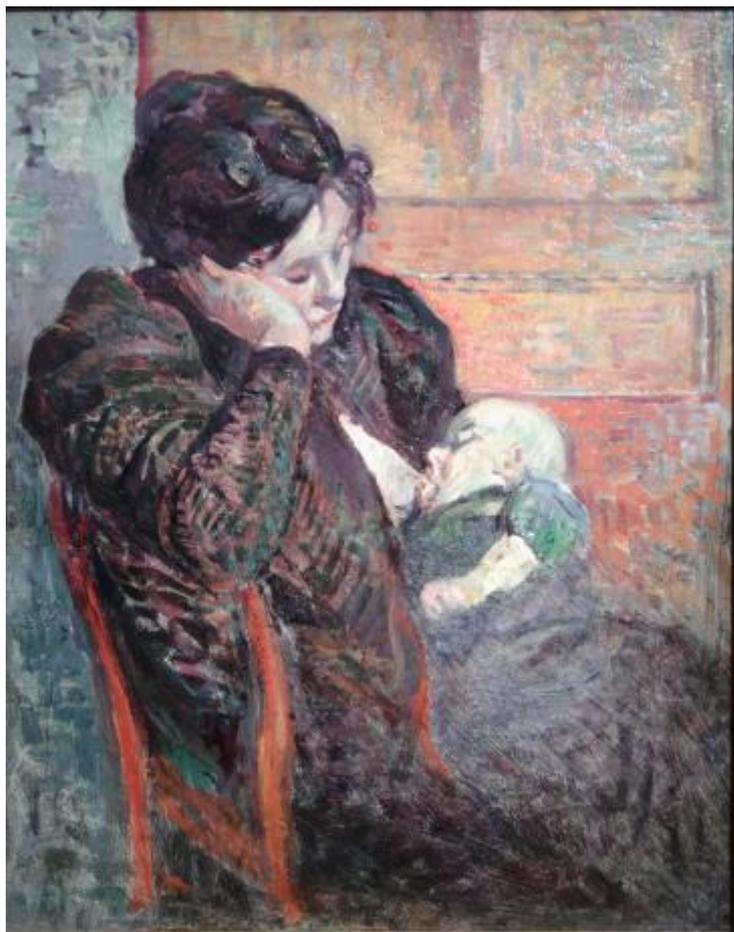
Le Maquis, Montmartre

1904

Huile sur toile

Collection particulière

Les treize années de résidence de Luce rue Cortot lui permettent d'observer et de transcrire en peinture les variations atmosphériques et saisonnières du paysage, ainsi que l'urbanisation de Montmartre. Malgré son déménagement en 1900 dans le XVI^e arrondissement, il ne se désintéresse pas de la Butte, où il a encore beaucoup d'amis. Cette vue du Maquis a été peinte quatre ans plus tard. Il reste attentif aux transformations du quartier. Il peint notamment le chantier du Sacré-Cœur, qui sera achevé en 1912, et le Maquis qui se construit de plus en plus. La densité de la végétation, les baraques et les échafaudages près de la basilique constituent des motifs picturaux intéressants pour Luce.



La Maternité

1896
Huile sur toile
Collection particulière

En 1893, Luce rencontre sa compagne Ambroisine Bouin. À de nombreuses reprises, il la peint dans leur logement du 16 rue Cortot, au balcon ou dans la cuisine. En 1894, la naissance de leur premier fils est l'occasion de nouveaux sujets pour le peintre qui représente le repas ou le bain du bébé. Malheureusement, l'enfant meurt à quinze mois des suites d'une insolation. En 1896, le couple accueille un nouveau garçon également prénommé Frédéric. Cette tendre maternité pourrait bien représenter Ambroisine allaitant leur enfant. Les arts graphiques présentés ci-contre illustrent aussi son environnement personnel et montrent son talent de dessinateur et de graveur.



Eugénie – Femme à la fenêtre

1888-1902
Lithographie sur papier Chine appliqué sur vélin
Collection particulière



2. *Intérieur de la maison familiale à Montrouge*

Vers 1880
Dessin à la plume et rehauts de gouache blanche sur papier brun
Collection particulière



Intérieur, rue Cortot

Vers 1892-1896

Gravure à la pointe sèche et aquatinte sur papier vergé

Collection particulière



La Cuisine

1888

Pointe sèche sur papier

Collection particulière



Rue des Abbesses, l'épicerie

1896

Huile sur toile

Genève, Association des amis du Petit Palais, inv. 9405

En 1895, Luce s'installe au balcon de l'architecte Alfred Besnard, pour lequel il avait décoré tous les appartements d'un immeuble rue de Grenelle, en 1892. De là, il peint une vue plongeante sur la rue des Abbesses. Il réalise au moins cinq huiles et beaucoup de croquis, dont certains seront envoyés à Signac et Cross pour leur partager ses avancées. Il leur confie sa difficulté à rendre « ce mouvement de foule ». Dans une palette lumineuse et avec une touche dynamique, il livre un véritable instantané de la vie à Montmartre. Les ménagères avec leurs paniers croisent les élégantes aux chapeaux fleuris, les livreurs et les marchands de rue. Luce peindra désormais de grandes compositions urbaines dans tout Paris.

Mazas, Luce « dangereux anarchistes »

L'élan artistique de Luce est brièvement interrompu par son incarcération en 1894. Après une vague d'attentats anarchistes qui culmine avec l'assassinat du président Sadi Carnot le 24 juin, la police opère un grand coup de filet sur les intellectuels, militants et artistes ayant des accointances avec le milieu anarchiste. Luce, qui fournit depuis 1887 des illustrations pour le magazine *La Révolte* (qui deviendra *Les Temps Nouveaux*), ainsi que pour *Le Père Peinard*, est arrêté le 6 juillet. Il est enfermé dans la prison Mazas, près de la gare de Lyon.

Que peindre, isolé pendant 42 jours entre quatre murs ? Quel paysage rêver derrière les barreaux ? Luce se met rapidement à dessiner les quelques espaces qu'il peut occuper, les corridors, sa cellule et le promenoir, ainsi que la silhouette de son compère Félix Fénéon. Acquitté, il publie à sa libération l'album

Mazas illustrant le texte de Jules Vallès. Les œuvres présentées ici sont de rares témoignages autobiographiques de Luce qui peuvent contredire ces mots de Vallès : « Jamais il ne s'est échappé d'une cellule une œuvre féconde. La vie n'y entre pas ».

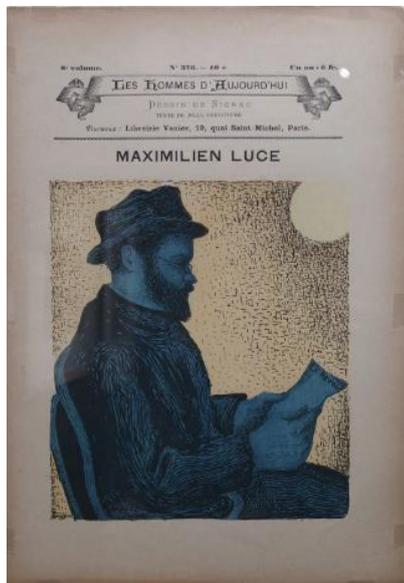


Serrure d'une cellule de la prison de Mazas ayant appartenu à la famille de l'artiste

1898

Fer forgé

Collection particulière



PAUL SIGNAC

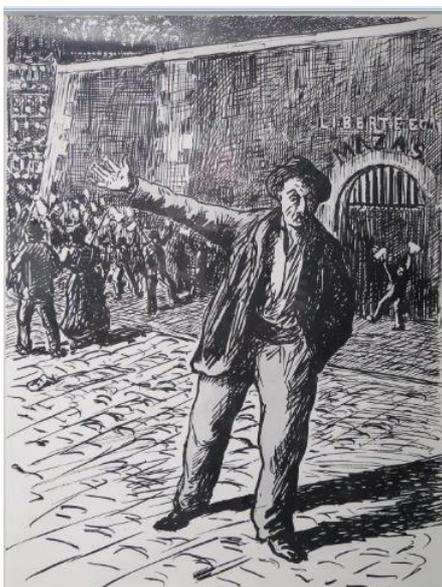
Portrait de Maximilien Luce lisant « La Révolte »

Juillet 1890

Couverture du numéro 376 de la revue *Les Hommes d'aujourd'hui*

Photogravure sur papier

Paris, musée de Montmartre, collection Le Vieux Montmartre

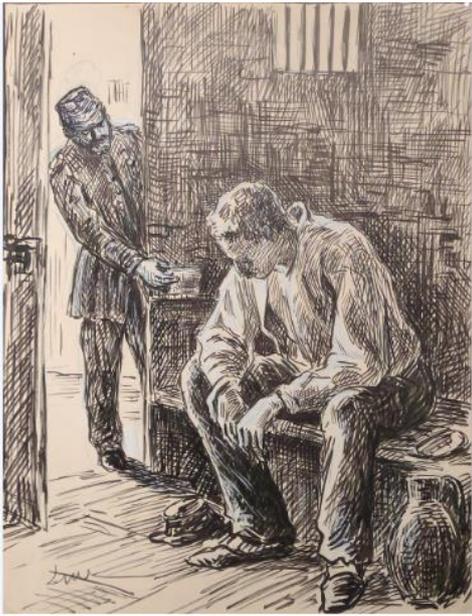


Mazas-Liberté

Vers 1894

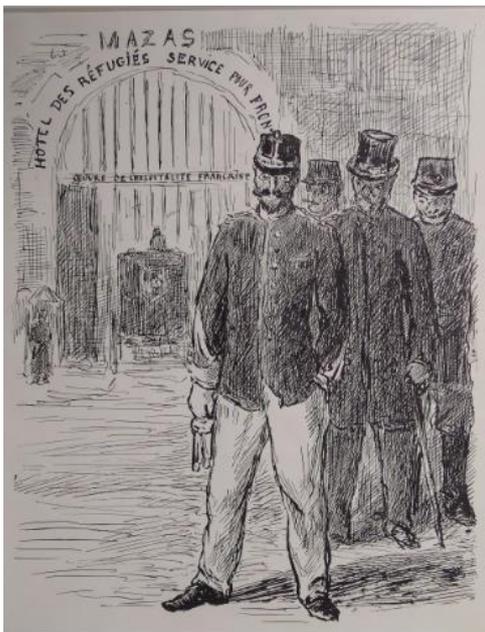
Lithographie

Mantes-la-Jolie, musée de l'Hôtel-Dieu - Maximilien Luce, inv. 98.04.231



**Saloperie militaire, « Neuf ans !
Ça coûte chaud, la franchise »**

1891
Dessin à l'encre et rehauts de gouache blanche pour *Le Père peinarde*,
4 octobre 1891
Collection Dixmier



Mazas

Vers 1894
Lithographie
Mantes-la-Jolie, musée de l'Hôtel-Dieu - Maximilien Luce, inv. 98.04.190



Étude de pieds et de mains

1894
Fusain rehaussé à la plume sur papier
Mantes-la-Jolie, musée de l'Hôtel-Dieu - Maximilien Luce, inv. 98.04.112



Étude pour *Le Bon Samaritain*

1895-1896

Crayon noir sur papier

Mantes-la-Jolie, musée de l'Hôtel-Dieu – Maximilien Luce, inv. 2018.1.2



Une rue de Paris en mai 1871

Vers 1910

Lithographie

Collection Diderot

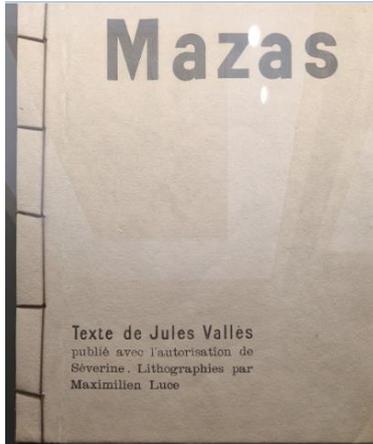
Parue en 1910 dans *Les Temps Nouveaux*, cette lithographie reprend la composition de la célèbre peinture *Une rue de Paris en mai 1871*, réalisée cinq ans plus tôt, illustrant les massacres de la Commune. Luce produit un ensemble important de toiles commémorant la Commune et héroïsant les fédérés. L'album *Mazas* se place dans la même lignée politique. Jules Vallès (1832-1885), qui rédigea le texte accompagnant les illustrations de Luce, était une icône pour la nouvelle génération anarchiste par le combat qu'il menait contre l'emprisonnement politique.



Maximilien Luce, *Une rue de Paris en mai 1871*, entre 1903 et 1905, huile sur toile, 151 x 225,6 cm, Paris, musée d'Orsay, inv. RF 1977 235 © Creative Commons CC0

« Quelques bruits de clefs, la vue d'un galon plus gros et d'une étoile plus large sur l'uniforme (celui du gardien chef), un registre feuilleté, un numéro choisi, l'entrée dans une des galeries – et ce sera pour le prévenu, la fin des conversations vivantes, l'abandon de l'espace. La terre va tenir pour lui dans un rayon de quelques mètres. » »

Jules Vallès, *Mazas*, 1864



Texte de Jules Vallès
publié avec l'autorisation de
Séverine. Lithographies par
Maximilien Luce



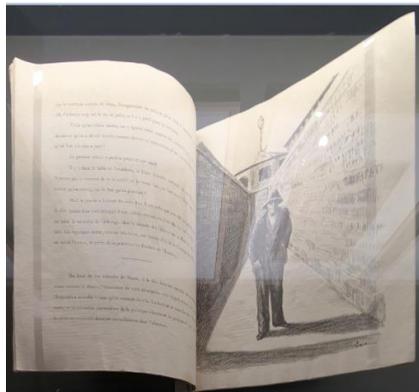
Mazas

JULES VALLÈS (écrivain), MAXIMILIEN LUCE (lithographe),
TAILLIARDAT (imprimeur)
1894
Paris, À l'Estampe originale
Encre d'imprimerie sur papier vergé et papier vélin
Mantes-la-Jolie, musée de l'Hôtel-Dieu – Maximilien Luce, inv. 98.04.158

Mazas

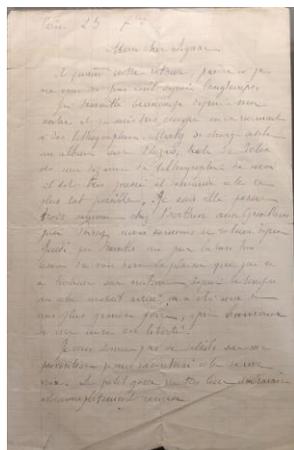
JULES VALLÈS (écrivain), MAXIMILIEN LUCE (lithographe),
TAILLIARDAT (imprimeur)
1894
Paris, À l'Estampe originale
Encre d'imprimerie sur papier vergé et papier vélin
Exemplaire dédié à l'amé Eugène Givort
Collection particulière

L'album *Mazas* paraît trois mois après la libération de Luce, en novembre 1894. Ses dix lithographies nous révèlent une introspection rare de la part de l'artiste. Son corps et ses gestes sont scrutés en détail dans une étude de mains et de pieds qu'il réalise sur place. Il transcrit cette étude dans une planche de l'album. Sa présence entière habite l'espace de la cellule même si, dans quelques scènes, elle est uniquement suggérée par ses godillots et son chapeau. L'esprit libertaire de Luce s'exprime dans cet album au caractère autobiographique.



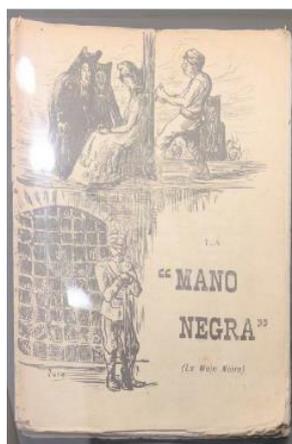
Mazas

JULES VALLÈS (écrivain), MAXIMILIEN LUCE (lithographe),
TAILLIARDAT (imprimeur)
1894
Paris, À l'Estampe originale
Encre d'imprimerie sur papier vergé et papier vélin
Collection Dixmier



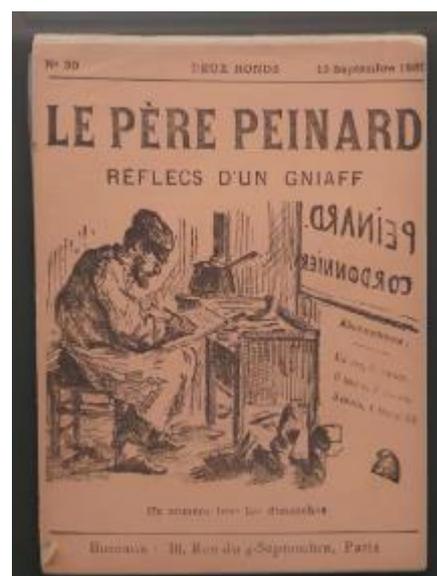
**Lettre autographe de Maximilien Luce
à Paul Signac**

23 septembre 1894
Encre sur papier
Paris, Archives Signac



« La Mano Negra »

Brochure pour *Les Temps nouveaux*
Vers 1903
Zincographie
Collection Dixmier



« Le Père peinard réflecs d'un gniaff »

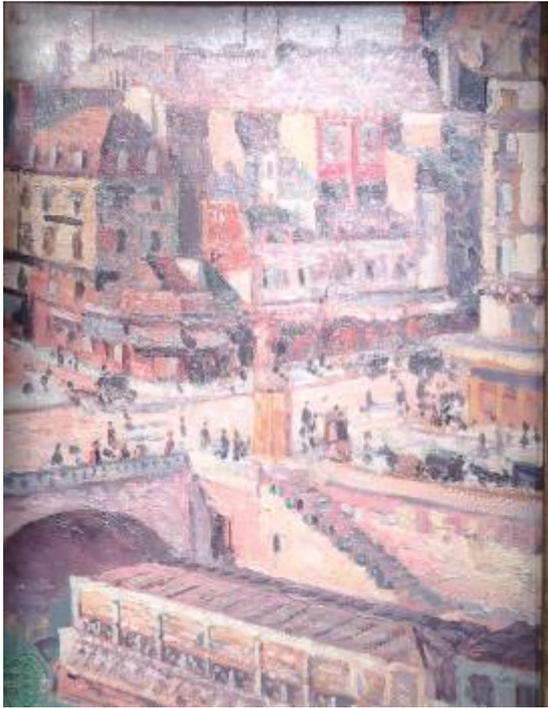
Couverture du n° 30 du journal *Le Père Peinard*
15 septembre 1889
Zincographie
Collection Dixmier

Luce est l'un des dessinateurs les plus prolifiques de la presse anarchiste. Il fournit des dessins gracieusement et dessine notamment l'entête du journal *Le Père Peinard* en 1889. Avant son emprisonnement, la justice et la prison faisaient déjà partie des institutions qu'il critiquait. Après l'album *Mazas*, il a encore l'occasion de manifester ses convictions anticarcérales dès 1894 dans plusieurs affiches et illustrations dénonçant les camps disciplinaires militaires des bataillons d'Afrique surnommés Biribi. Il représente aussi les bagnes d'enfants en 1898 dans *La Feuille de Zo d'Axa*, ou encore un geôlier devant une prison sur la couverture du fascicule « La Mano Negra » produit en 1903 par la revue *Les Temps Nouveaux*.

Paris, Luce le « Parisien le cœur fidèle »

Luce est parisien depuis trois générations. Il déménage de nombreuses fois dans la capitale mais son atelier au 102, rue Boileau reste une adresse permanente de 1900 à sa mort en 1941. Paris est le sujet principal de son œuvre. Dans la lignée des impressionnistes qu'il admire, Luce se frotte aux mêmes paysages mais est un peintre de la rue. Les intérieurs de cafés et les cabarets ne l'intéressent pas, il représente plutôt des ambiances extérieures, les quais de la Seine et ses ponts. Il ne néglige pas non plus les monuments célèbres qu'il revisite avec sa palette aux tons violacés. Luce se démarque aussi par ses nocturnes. Grâce à son talent de coloriste et à la technique divisionniste, il restitue à merveille le scintillement de la Ville Lumière au crépuscule.

Luce ne se limite pas à Paris intra-muros mais parcourt allègrement sa banlieue. Il pose son chevalet à côté de celui de Signac à Herblay en 1889. Son motif favori – la Seine – est alors admiré dans son lit naturel, bordé d'une végétation arc-en-ciel. La toile de 1890 du musée d'Orsay, présentée à côté de son étude inédite, est un chef-d'œuvre divisionniste.



En haut

***Le Pont Saint-Michel
et le Quai des Orfèvres***

Vers 1905

Huile sur papier marouflé sur panneau d'Isorel
Paris, musée Carnavalet – Histoire de Paris, inv. P2140

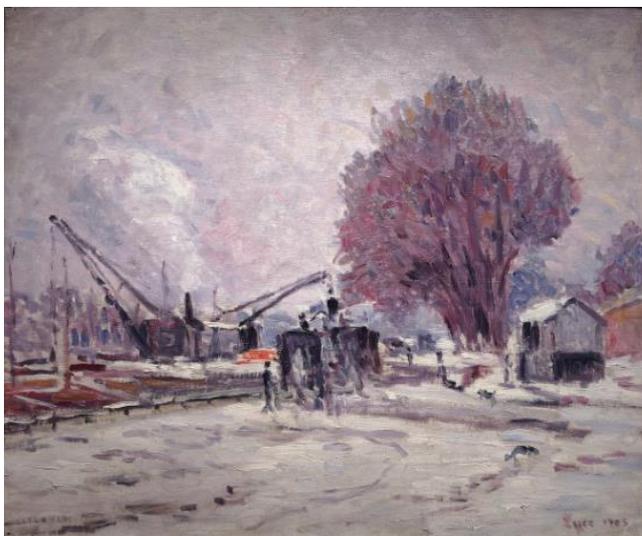


Bords de Seine. Le Pont Neuf

Non daté

Huile sur carton

Collection particulière

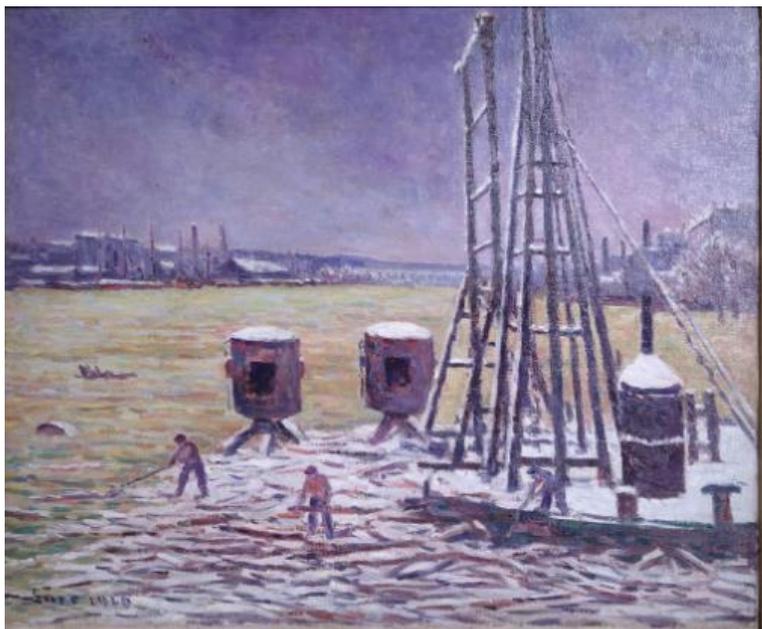


La Seine en hiver

1910

Huile sur toile marouflée sur carton

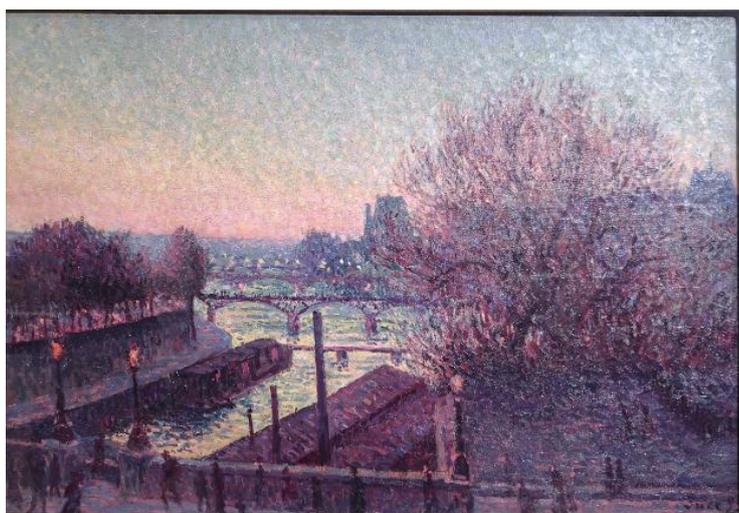
Collection particulière



La Neige au quai de Boulogne

1905
Huile sur toile
Paris, musée d'Orsay, inv. RF 1977 230

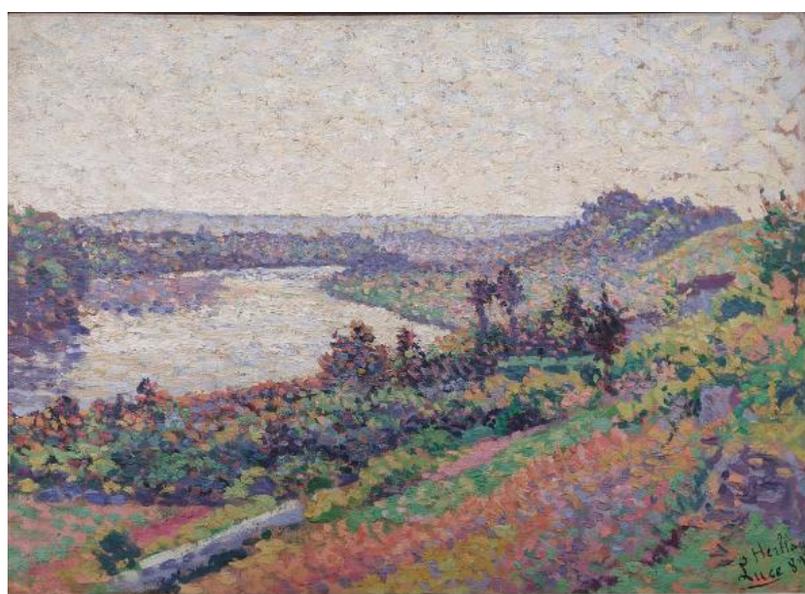
Ces toiles comportent plusieurs caractéristiques de l'art de Luce : un quai de Seine, motif favori de son œuvre ; la restitution atmosphérique, héritage impressionniste ; les symboles de l'activité industrielle ; et enfin les coloris violets. *La Seine en hiver* montre un paysage défiguré par la crue de 1910. *La Neige au quai de Boulogne* montre également la manière plus personnelle avec laquelle Luce peint au début du XX^e siècle. Est-ce pour toutes ces raisons que Tigrane Gamsaragan en fit l'acquisition ? Homme d'affaires arménien, il fut le principal mécène de Luce à une époque où son œuvre commençait tout juste à plaire au marché. Il aurait possédé 70 œuvres de Luce et fit don de ce tableau à l'État en 1929.



Paris, vue de la Seine, la nuit (vue de l'atelier de Pissarro)

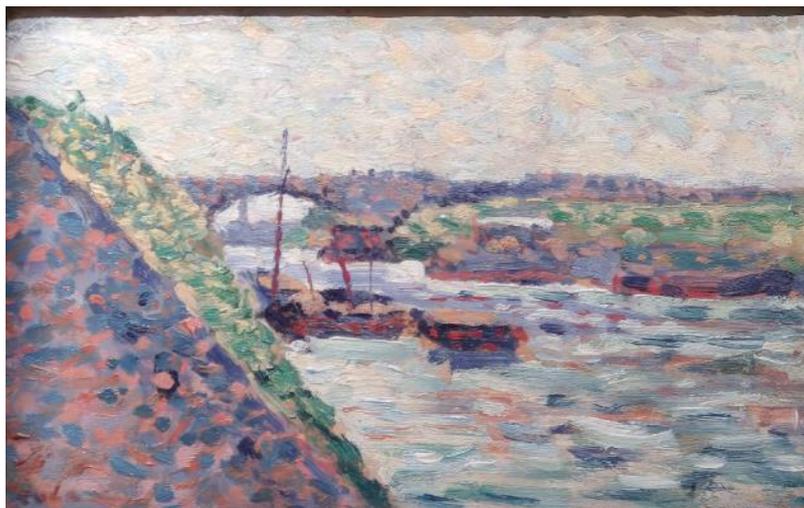
1893
Huile sur toile

Ville de Versailles, musée Lambinet, inv. 91.9.31



Étude pour La Seine à Herblay

1889
Huile sur toile marouflée sur carton
Paris, galerie Ary Jan

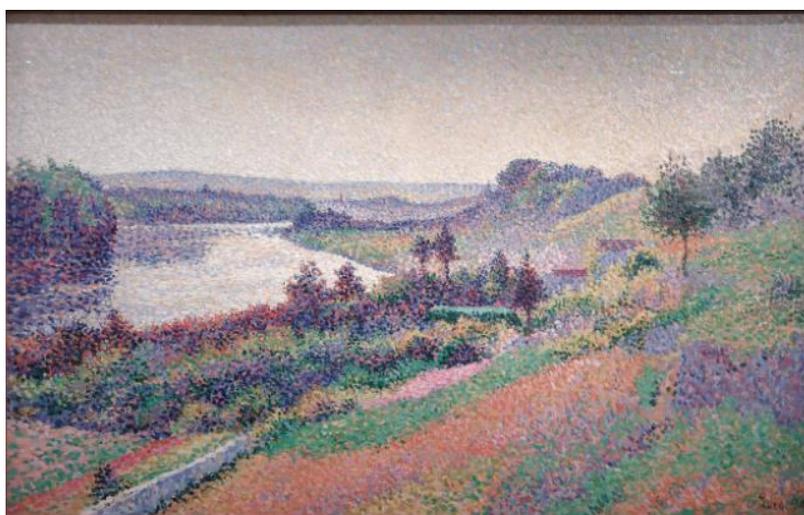


La Seine à Charenton

1891

Huile sur panneau

Paris, collection Anisabelle Berès-Montanari

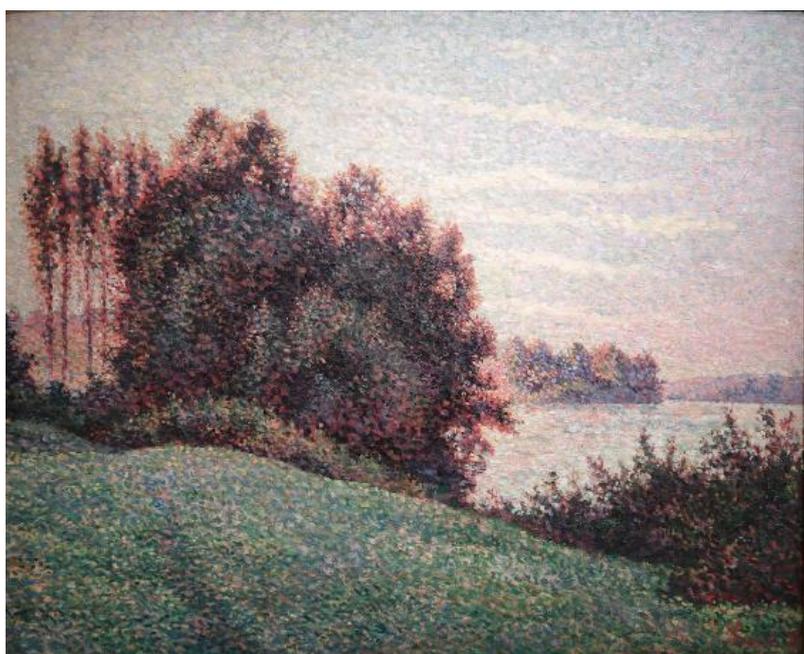


La Seine à Herblay

1890

Huile sur toile

Paris, musée d'Orsay, inv. RF 1977 232



Paysage, soleil couchant

1888

Huile sur toile

Collection particulière



Notre-Dame

1899
Huile sur toile
Collection particulière

À la différence de ses amis néo-impressionnistes qui peignent des paysages souvent inanimés ou, chez Seurat, habités par des personnages hiératiques, Luce peuple ses compositions de centaines de figures. Ainsi, vers 1900, il peint la cathédrale Notre-Dame de Paris dans la lignée de la série consacrée par Monet à celle de Rouen. Luce élargit la perspective pour montrer le monument vibrant de lumière et de couleurs, au pied duquel le peuple parisien s'affaire. L'harmonie règne entre les personnages et l'architecture. Cette huile fait partie d'un ensemble de toiles et d'études peintes au tournant du siècle, sans doute aux fenêtres de l'atelier d'Henri Matisse au 19 quai Saint-Michel. Son format ovale en fait l'originalité.



L'Église Saint-Gervais, vue de la Seine

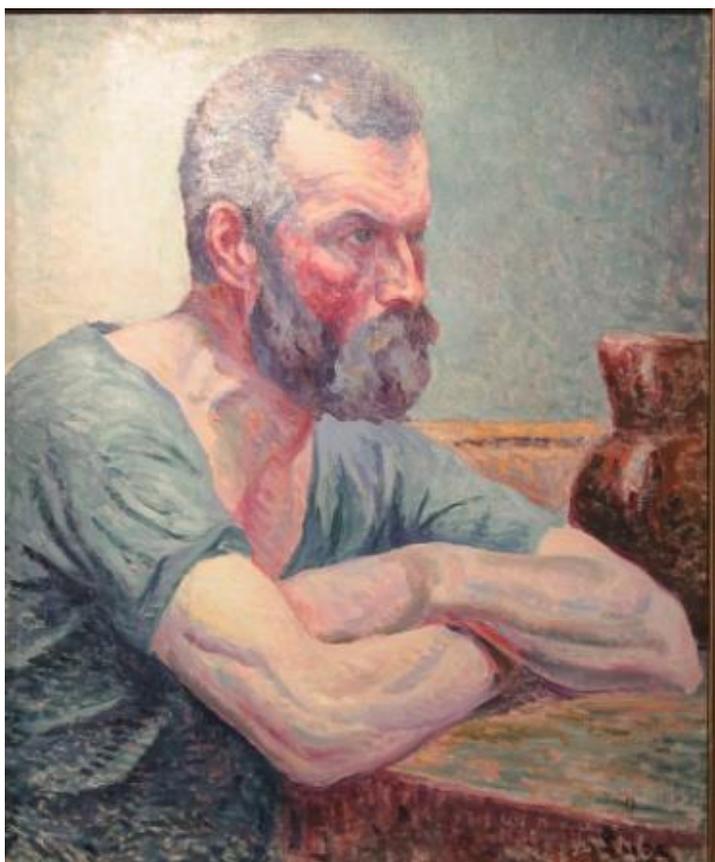
Vers 1897-1901
Huile sur toile
Collection particulière

Paris, le « faubourien et le peuple d'ouvriers »

Tout au long de la Troisième République, Luce a couvert Paris dans sa géographie physique et sociale. À l'aube du XX^{ème} siècle, il suit les travaux haussmanniens qui s'achèvent et changent le visage de certains quartiers tandis que la ville grandit en souterrain avec la construction du métropolitain. Luce devient alors le peintre de la ville en chantier.

Le magistral *Les Batteurs de pieux*, par ses dimensions monumentales, rallie le genre de la peinture d'histoire. Bien que l'on reconnaisse le parallèle avec les figures du démolisseur et du bâtisseur propres à l'idéologie anarchiste, ses toiles de chantier se distinguent avant tout par leur dimension esthétique.

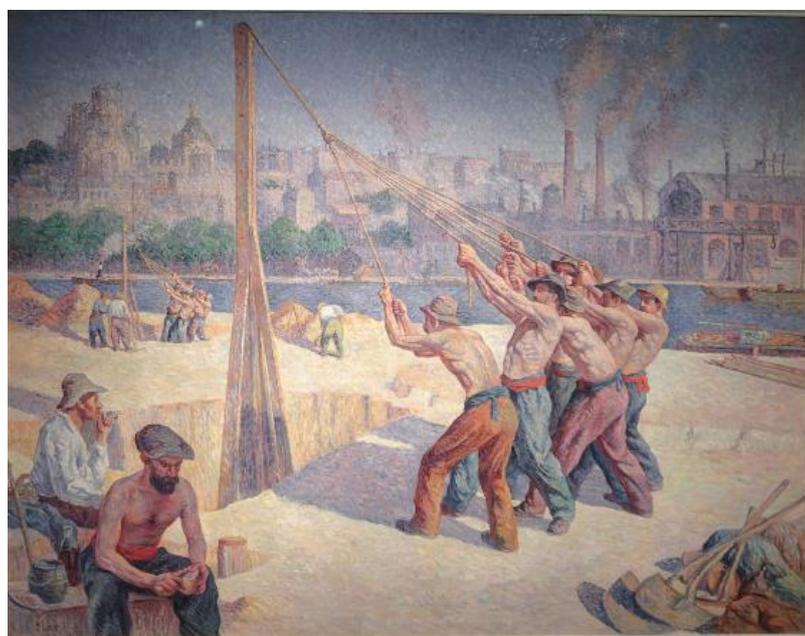
À partir de 1905, Luce réalise d'ailleurs des toiles au style plus libre, peuplées de fardiens, débardeurs, terrassiers et autres « pros », comme il les appelle. Les échafaudages seront peints en série et présentés pour la première fois en 1911 à la Société des Artistes Indépendants.



Portrait d'un travailleur

Vers 1906-1907
Huile sur toile

Mantes-la-Jolie, musée de l'Hôtel-Dieu - Maximilien Luce, inv. 98.04.07



Les Batteurs de pieux

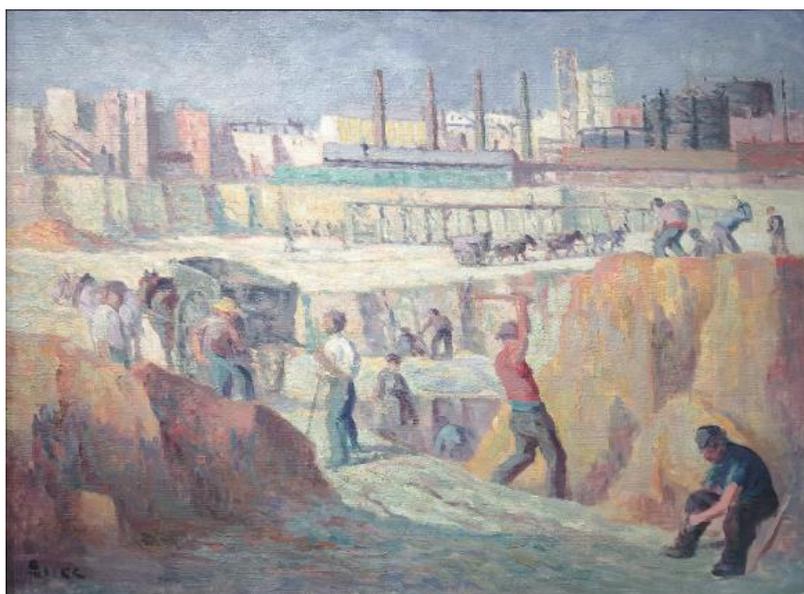
1903
Huile sur toile

Paris, musée d'Orsay, inv. RF 1977 234

Le sujet des batteurs de pieux a été croqué par Luce quelques années plus tôt à Charleroi et est ici replacé dans un paysage urbain, entièrement façonné par le labeur, avec ses usines fumantes, ses monuments échafaudés au fond de la scène et ce premier plan à bâtir. Luce représente les ouvriers comme un seul et même corps uni dans un effort commun. Leurs musculatures sculpturales relèvent encore de l'exercice académique. La composition est construite solidement avec la répétition de formes triangulaires et un soin particulier pour la perspective et les ombres projetées. Cette peinture, moins spontanée que ses paysages, reflète la précision de la technique divisionniste et l'impact du grand format. Elle a nécessité plusieurs dessins préparatoires et des modèles comme son ami Eugène Givort, également représenté dans le portrait ci-contre.

« L'art de Luce, c'est Luce lui-même. Un faubourien, aimant Paris, sa banlieue, son quartier qu'on démolit, son peuple d'ouvriers, et l'âme de ce peuple, ardente, révolutionnaire. »

Émile Verhaeren, *Maximilien Luce*, préface du catalogue d'exposition, Galerie Bernheim, 1909



Percement de l'avenue Junot à Montmartre

1910

Huile sur toile

Ville de Saint-Denis, musée d'art et d'histoire Paul Éluard, inv. NA 3641

Entre 1909 et 1912, les terrains vagues de Montmartre et le Maquis cèdent le pas à une imposante allée qui transforme la physionomie de la Butte : l'avenue Junot. Avec des teintes lumineuses, Luce met en avant le travail de l'homme. Les usines de la Plaine de France se dressent derrière une immense excavation éclairée par le soleil, au premier plan. Deux décennies plus tard, la modernisation de la ville continue à attirer l'attention de Luce : sous un ciel orageux, il peint la construction du pont des Saints-Pères (actuel pont du Carrousel) qui, entre 1935 et 1936, remplaça la structure bâtie cent ans plus tôt par l'architecte Polonceau.



Travaux sur la Seine, au pont des Saints-Pères

1936

Huile sur toile

Paris, musée Carnavalet – Histoire de Paris, inv. P2300



La Rue Réaumur

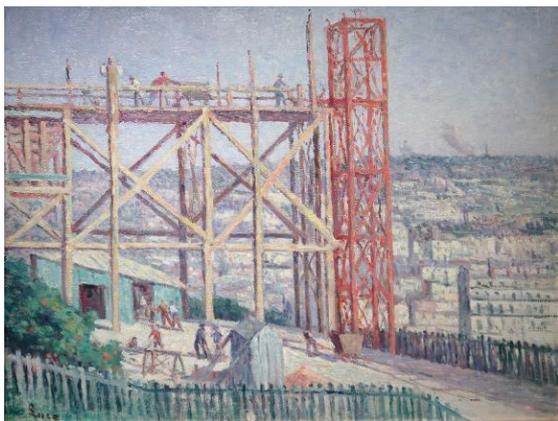
Vers 1896

Lithographie en couleurs sur papier Chine appliqué sur vélin

Don Indivision Petiet, 2023

Paris, musée de Montmartre, collection Le Vieux Montmartre

Le premier tableau de chantier, peint en 1896, est suggéré à Luce par le poète belge Émile Verhaeren qui lui indique les démolitions en cours pour le percement de la rue Réaumur. Par l'entremise de Signac, Luce est accueilli dans un appartement qui surplombe les travaux. Il s'agit là des dernières étapes du projet haussmannien : la toile offre une vision très singulière de la ville, avant la construction des immeubles parfaitement alignés au long des boulevards et des rues parisiennes. Dans cette lithographie tirée l'année suivante, on comprend pourquoi le pêle-mêle de bâtis anciens, de baraques en bois et de palissades recouvertes d'affiches ont plu à Luce, qui en tire une riche composition plastique.

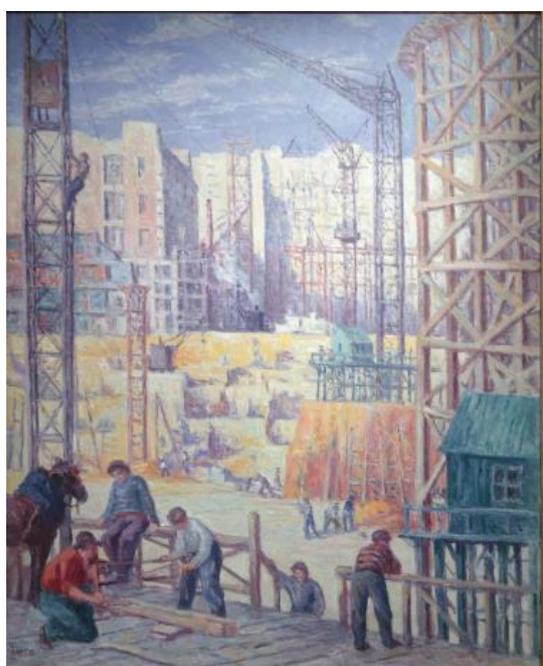


La Construction du Sacré-Cœur

1900

Huile sur toile

Genève, Association des amis du Petit Palais, inv. 4090

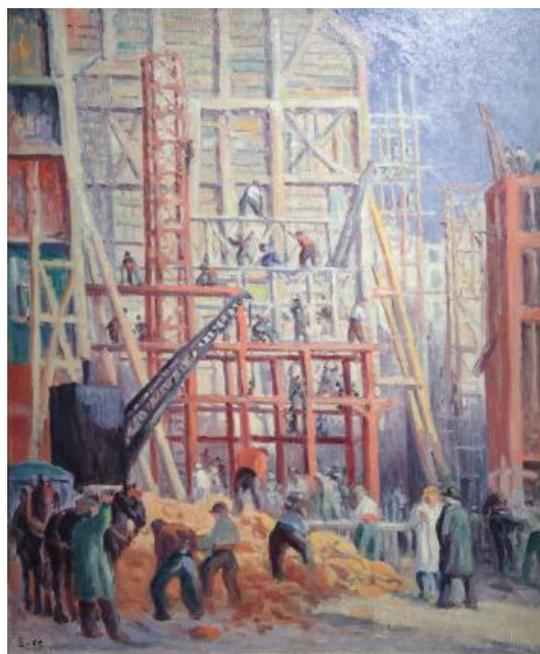


Construction - Quai de Passy

1907

Huile sur toile

Mantes-la-Jolie, musée de l'Hôtel-Dieu - Maximilien Luce, inv. 98.04.16



Le Chantier

1911

Huile sur toile

Paris, musée d'Orsay, inv. LUX 1742

Dans la série de sites en construction peinte dans la première décennie du **XX^e** siècle, le point - devenu virgule - a désormais disparu au profit d'une touche aplanie. Luce a trouvé sa manière personnelle et crée des œuvres puissantes dans lesquelles ce monde laborieux n'est jamais plaint et rarement glorifié. La géométrie offerte par les lignes verticales et horizontales des échafaudages et des grues, rythmée par les attelages à leur base et les funambules dans leurs hauteurs, prouve la vocation artistique de Luce et son désir d'expression chromatique et formelle.

Province, un « voyageur véridique »

C'est à l'occasion d'un voyage dans le Loiret en 1916 que Charles Angrand décrit le caractère itinérant de Luce, « voyageur véridique ». Depuis sa jeunesse, durant laquelle il explorait la région parisienne pour peindre, son horizon s'est étendu à l'Ouest. Son cercle amical est le moteur de ses déplacements. Les invitations de ses pairs artistes lui permettent de voyager malgré son manque de moyens. En 1888, il découvre la Normandie : il se rend à Eragny chez les Pissarro, ou encore à Saint-Laurent chez Angrand.

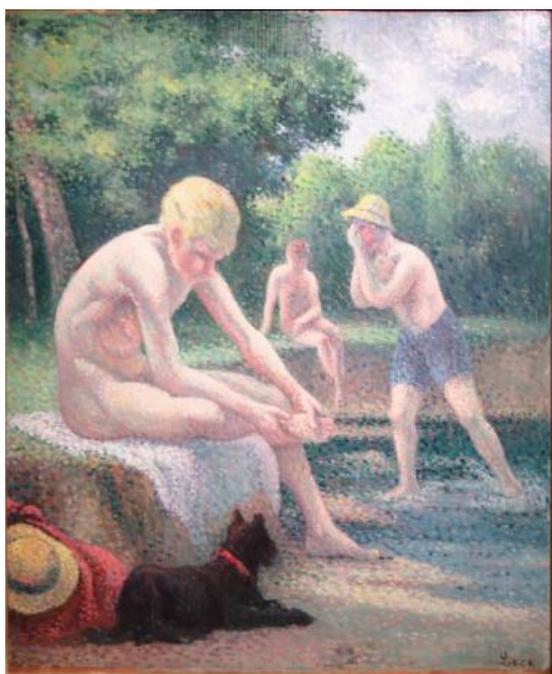
Les champs, les vergers et les fermes offrent de beaux panoramas : les arbres remplacent les monuments parisiens. Ces paysages de campagne retiennent aussi son attention entre 1905 et 1913 dans la région de la Cure, en Bourgogne. Luce pousse ses pérégrinations jusqu'au littoral : Dieppe, Le Tréport et Honfleur. Les falaises, les vastes plages et les ports de pêche prennent vie sur la toile. Il découvre la Bretagne en 1893 : il y reviendra à maintes reprises et s'intéressera à la diversité des côtes bretonnes, avec les rochers de Kermouster ou les paysages de Camaret.



La Cathédrale de Gisors (rue du Fossé aux Tanneurs)

1898
Huile sur toile

Collection particulière



À gauche *La Baignade*

Vers 1902-1905
Huile sur bois

Mantes-la-Jolie, musée de l'Hôtel-Dieu - Maximilien Luce, inv. 2019.6.1



Paysage de Normandie, Bazincourt

1897

Huile sur bois

Ville de Versailles, musée Lambinet, inv. 91.9.32



Le Mée (Eure-et-Loir)

Lithographie en couleurs

Musée de Montmartre, collection Le Vieux Montmartre
Don Indivision Petiet, 2023

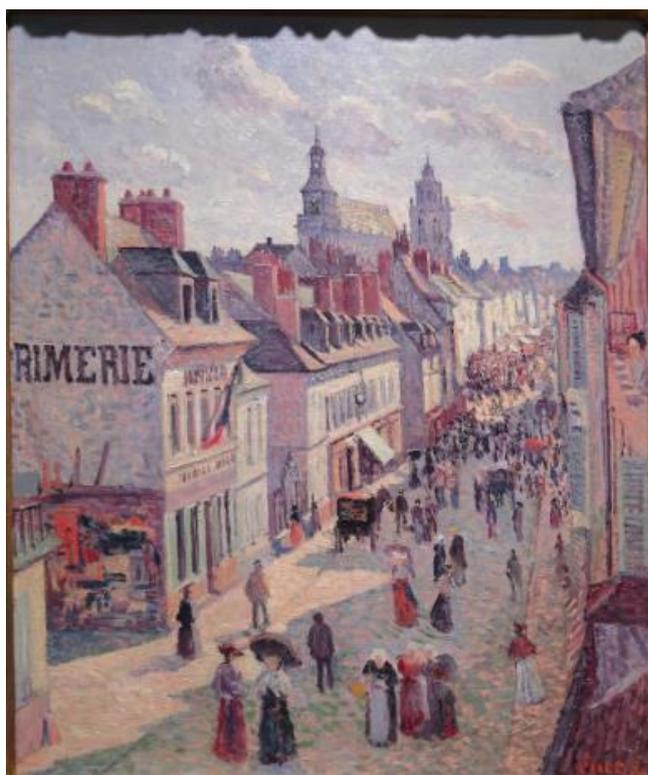


***Environs de Gisors
(Mesdames Pellet et Luce)***

1897

Lithographie en couleurs sur papier Chine

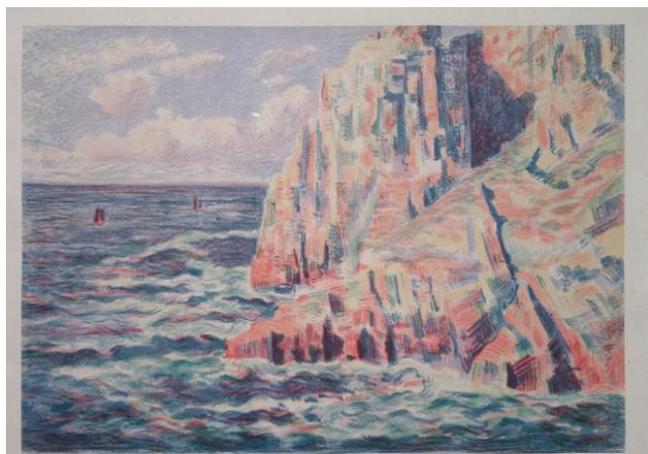
Don Indivision Petiet, 2023
Paris, musée de Montmartre, collection le Vieux Montmartre



Jour de marché à Gisors (rue Cappeville)

1897
Huile sur toile
Paris, Hélène Bailly

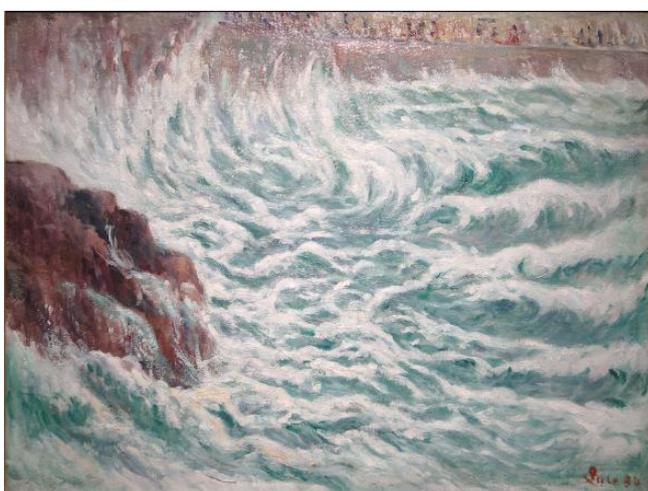
En 1896, Luce et sa famille séjournent à Gisors dans l'Eure. En 1898, M. Rousseau, un coutelier, met à disposition du peintre son grenier. Il poursuit dans cet atelier de fortune certaines toiles commencées à Paris et réalise des études du jardin. Dans cette toile, Luce choisit un point de vue élevé et plongeant, similaire à celui de la *Rue des Abbesses* peinte l'année précédente à Paris. Sa voisine, accoudée à la fenêtre semble, comme lui, apprécier la foule bigarrée qui anime le marché. L'attention portée à la typographie des devantures et aux affiches est caractéristique de Luce: c'est le décor typique de la société capitaliste et marchande de cette fin de siècle.



Les Rochers rouges ou La Mer à Camaret

Vers 1897
Lithographie en couleur sur papier Chine

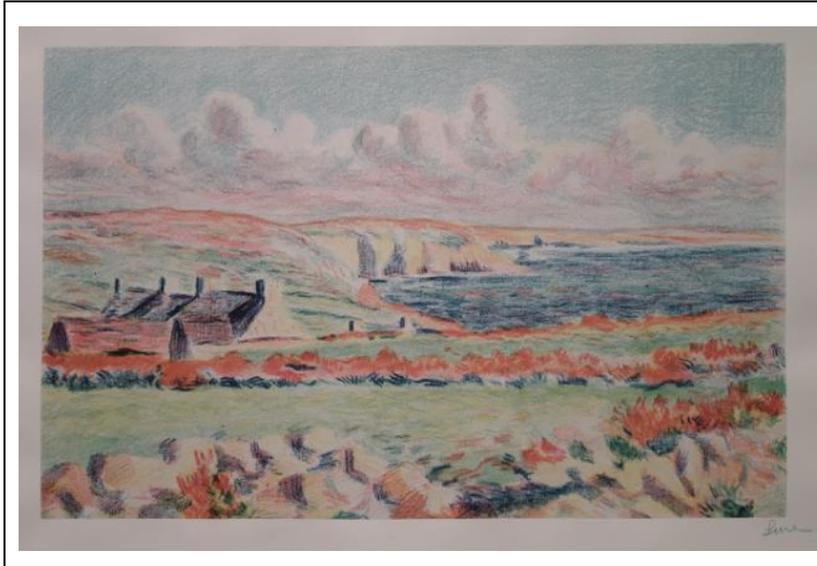
Indivision Petiet
En dépôt au musée de Montmartre, Paris



Paramé par gros temps

1934
Huile sur toile
Mantes-la-Jolie, musée de l'Hôtel-Dieu - Maximilien Luce, inv. 98.04.65

La Bretagne est une région de prédilection pour Luce qui la visite plus d'une quinzaine de fois entre 1893 et 1939. Il y réalise des séjours avec les peintres Charles Maurin et Charles Thorndike. Il visite aussi bien les Côtes-d'Armor que le Finistère. Il se rend à Paramé à trois reprises. Cette toile date de son premier séjour en 1934 et comporte un cadrage étonnant sur la digue qui protège la ville des flots. De minuscules silhouettes émergent à peine dans la partie supérieure du tableau. Elles semblent bien impuissantes face au déchaînement des vagues. Ce temps orageux exauce le vœu formulé par Luce en 1893 auprès de Signac: « Le pays est très épatant, malheureusement il y fait trop beau, j'aurais bien voulu voir la Bretagne avec du mauvais temps, il me semble que cela doit avoir beaucoup plus de caractère ».



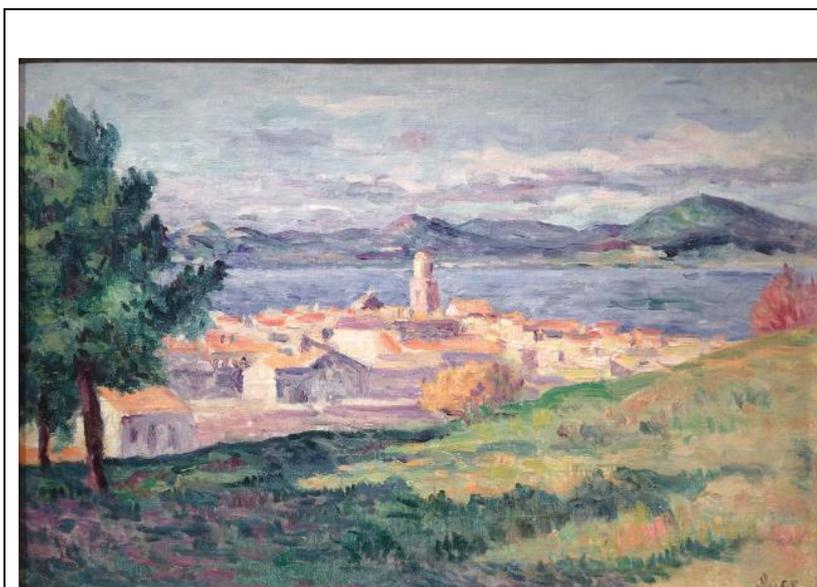
« Le pays est très épatant, malheureusement il y fait trop beau, j'aurais bien voulu voir la Bretagne avec du mauvais temps, il me semble que cela doit avoir beaucoup plus de caractère. »

Lettre de Maximilien Luce à Paul Signac, vers 1894

Saint-Tropez, couleurs du Midi

Luce a l'opportunité d'explorer la côte méditerranéenne grâce à son ami Paul Signac. Celui-ci l'invite une première fois à Saint-Tropez en juillet 1892. Comme en témoigne la toile Saint-Tropez, la route du cimetière réalisée la même année et présentée dans l'exposition, Luce applique les principes divisionnistes. Les pins, les ciels azur, l'eau scintillante et les terres chaudes offrent une inspiration renouvelée. Luce, qui affectionne tant les nocturnes et les teintes violacées, doit composer avec la vive luminosité du Sud.

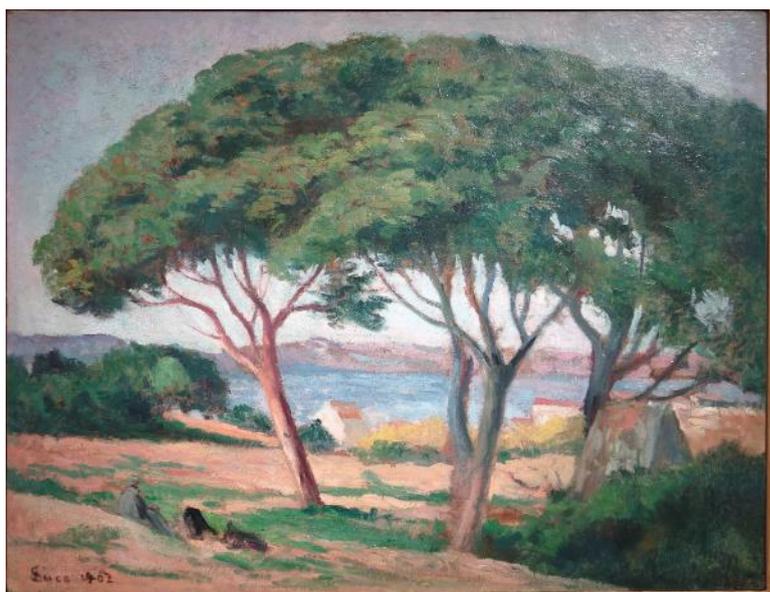
L'année suivante, il présente déjà au Salon des Artistes Indépendants deux toiles de Saint-Tropez, qui seront les premières d'une longue série. Luce visitera en effet la région à huit reprises jusqu'en 1918. La présence de ses amis Lucie Cousturier et Henri Edmond Cross à Saint-Clair motive beaucoup ses déplacements. Au début du XXe siècle, les paysages méditerranéens imprègnent sa production d'arts décoratifs. Pour la première fois, un ensemble exceptionnel de céramiques est également présenté au public dans cette exposition.



Saint-Tropez, vu depuis la citadelle

Non daté
Huile sur carton

Paris, Hélène Bailly



Pins parasols, Saint-Tropez

1907

Huile sur panneau d'isorel

Paris, Hélène Bailly

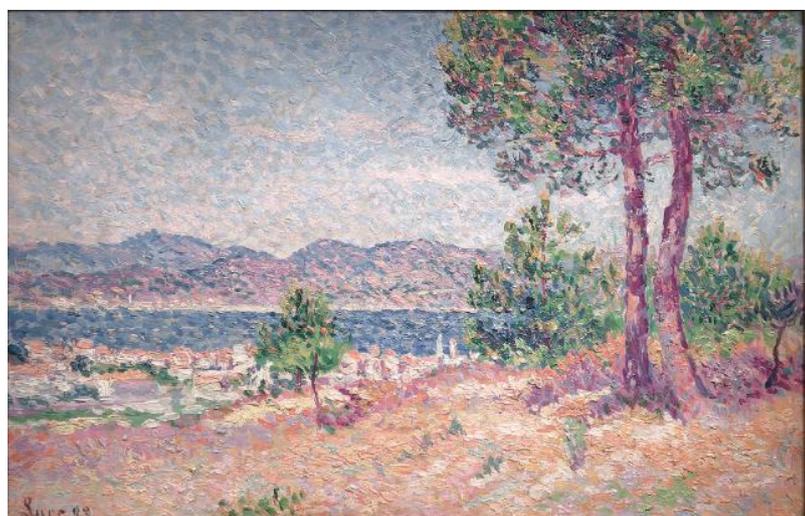


Baigneuses à Saint-Tropez

1897

Huile sur toile

Genève, Association des amis du Petit Palais, inv. 8780



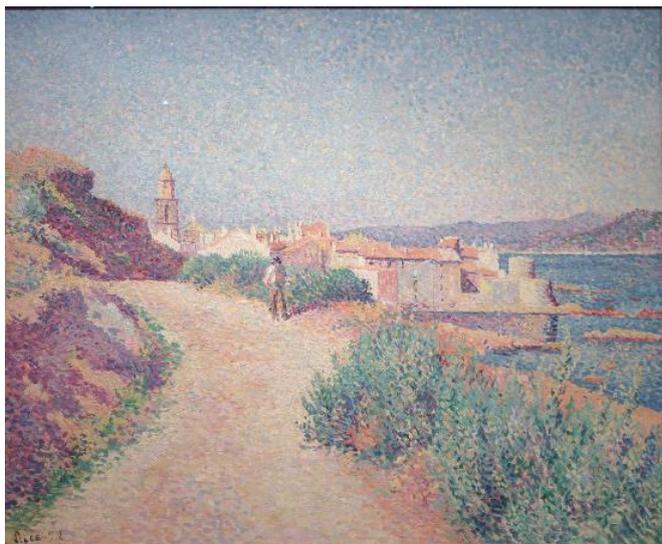
Paysage à Saint-Tropez

1893

Huile sur carton

Collection particulière

Si les baigneurs peints en Bourgogne ou sur les bords de Seine sont principalement masculins et décrivent des scènes de toilette ou de jeux, les baigneuses apparaissent sur les plages du Sud. Bien que les motifs des jupes et le chapeau de paille au premier plan ancrent ces femmes dans l'époque contemporaine, leur gestes gracieux et leur semi-nudité nous projettent dans une certaine Arcadie. Dans les deux groupes de baigneuses, la composition très structurée par des lignes triangulaires renforce cet effet irréel et idéal.



Saint-Tropez, la route du cimetière

1892
Huile sur toile

Collection particulière



Le Port de Saint-Tropez

1893
Huile sur toile
collection particulière

En 1893, Luce réalise une grande toile présentant le port de Saint-Tropez. Comme dans d'autres œuvres, le clocher de l'église Notre-Dame de l'Assomption offre un beau point de fuite au paysage. La perspective du quai est rythmée par les devantures colorées des boutiques devant lesquelles les passants profitent de l'ombre. En 1897, Luce reproduit certains paysages peints en chromolithographie. C'est le cas du Port de Saint-Tropez dont vous pouvez retrouver la lithographie dans nos collections permanentes. Cette technique permet un dessin très net et précis et donc une composition presque identique. Le travail est complexe : l'artiste doit encreur une matrice en pierre par couleur puis y apposer la feuille successivement pour obtenir les différentes teintes. Luce parvient, avec une touche élargie, à recréer les contrastes colorés et la grande luminosité de la scène.



Maximilien Luce, *Saint-Tropez*, 1897, lithographie en couleurs sur papier Chine appliqué sur vélin, Paris, musée de Montmartre, collection Le Vieux Montmartre



Saint-Tropez ou Pins au bord de la mer

Vers 1890
Huile sur carton en forme d'éventail
Collection particulière

Grâce à des prêts exceptionnels privés, et à une récente acquisition du musée de l'Hôtel-Dieu de Mantes-la-Jolie, les arts décoratifs de Luce sont pour la première fois mises en valeur. Luce a réalisé quelques peintures murales dès 1892 et a gardé le goût des formats ovales, en frise ou en éventail pour ses toiles. Plusieurs coffrets sont également connus. Dans la vitrine, *Les femmes et les fleurs* reprend la végétation et les baigneuses tropéziennes. Ces motifs particulièrement colorés et décoratifs sont très présents dans les faïences que Luce peint. Comme Friesz, Matisse, Derain ou Valtat, Luce collabore en 1907 avec son ami le céramiste André Metthey. Il crée des assiettes qui sont traitées à la manière d'œuvres d'art et pensées pour être accrochées. En parallèle, les éventails constituent le lien parfait entre le domaine de la peinture et celui de l'objet.



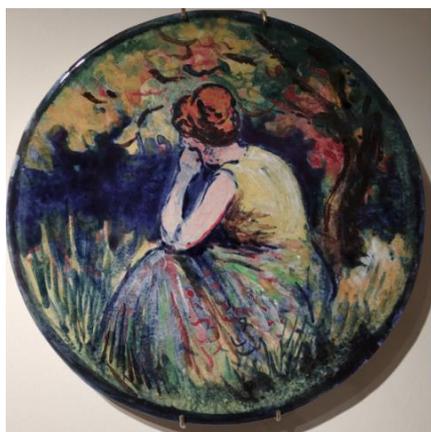
Femme à sa toilette

MAXIMILIEN LUCE (peintre), ANDRÉ METTHEY (céramiste)
1907
Faïence stannifère
Collection particulière



Baigneur assis

MAXIMILIEN LUCE (peintre), ANDRÉ METTHEY (céramiste)
Vers 1907
Faïence stannifère
Paris, collection Larock



Femme assise de dos dans un paysage

MAXIMILIEN LUCE (peintre), ANDRÉ METTHEY (céramiste)
Vers 1907
Faïence stannifère
Paris, collection Larock



Les Femmes et les Fleurs

1895
Coffret en bois peint
Paris, Hélène Bailly



Nu à la sortie du bain et motifs géométriques

MAXIMILIEN LUCE (peintre), ANDRÉ METTHEY (céramiste)
1906-1907
Faïence stannifère
Mantes-la-Jolie, musée de l'Hôtel-Dieu - Maximilien Luce, inv. 2019.11

Belgique, le choc du Pays-Noir

Les pinceaux de Luce s'agitent également à l'étranger. Les expositions collectives auxquelles il participe très tôt l'amènent à Bruxelles, notamment à l'Exposition des XX en 1892. Luce retourne en Belgique trois ans plus tard sur l'invitation de son ami et poète Émile Verhaeren. Il découvre Charleroi, chef-lieu de la région industrielle qui compte un quart des mines belges et 80 000 ouvriers.

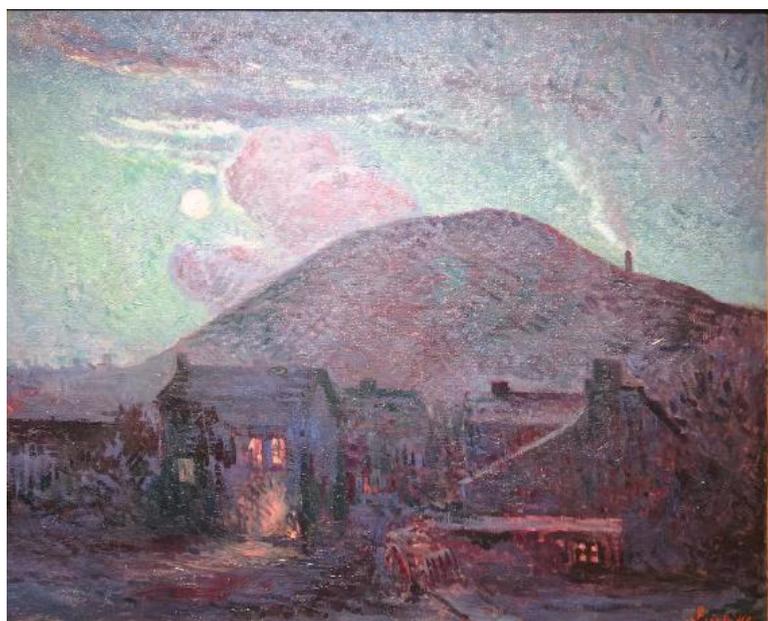
Le dépaysement est total. Luce, pourtant lui-même ouvrier graveur, familier des faubourgs industriels d'Île-de-France, est bouleversé par cet environnement lunaire. Il se confie à Henri-Edmond Cross : « *Ce pays m'épouvante [...] C'est tellement terrible et beau que je doute de rendre ce que je vois* ». Quel défi de peindre ce paysage hostile, dominé par des terrils gigantesques et des cheminées. Luce peindra sans relâche la région, de jour comme de nuit, longeant la Sambre, lors de quatre voyages réalisés jusqu'en 1899. Le résultat présenté à la galerie Durand-Ruel la même année, avec 33 tableaux, est un triomphe.



Environs de Charleroi, la fabrique de briquettes sur les bords de la Sambre

1896
Huile sur toile

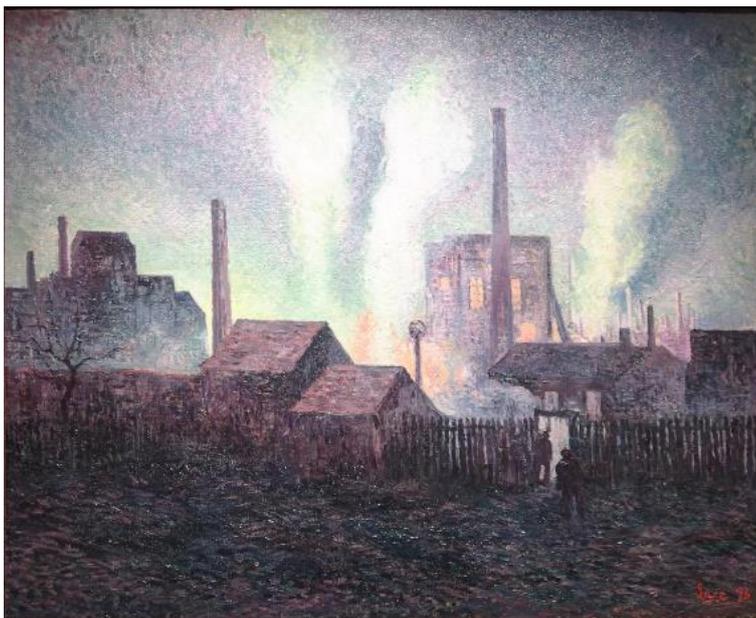
Collection particulière



Terril de charbonnage

1896
Huile sur toile

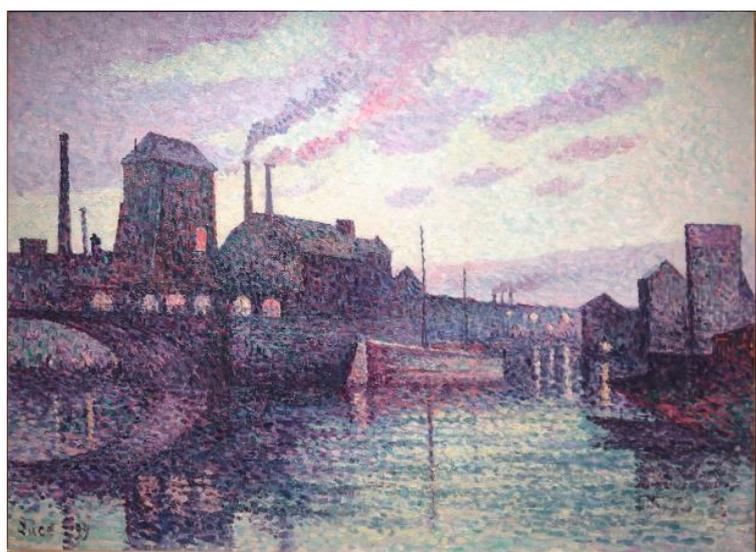
Ixelles, musée d'Ixelles, inv. OM 127



Hauts Fourneaux à Charleroi

1896
Huile sur toile

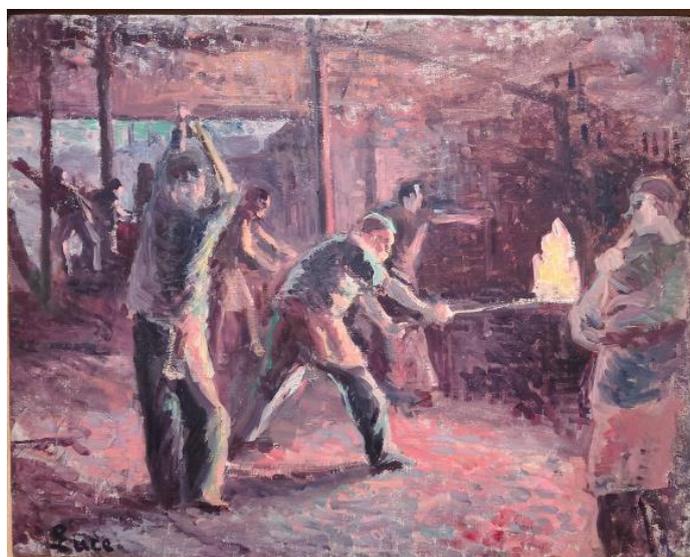
Charleroi, Collections du Musée des Beaux-Arts, inv. MBA n° 692



La Sambre à Marchiennes

1899
Huile sur toile

Collection particulière



La Verrerie

1895-1899
Huile sur toile

Mantes-la-Jolie, musée de l'Hôtel-Dieu - Maximilien Luce, inv. 2023.3.1

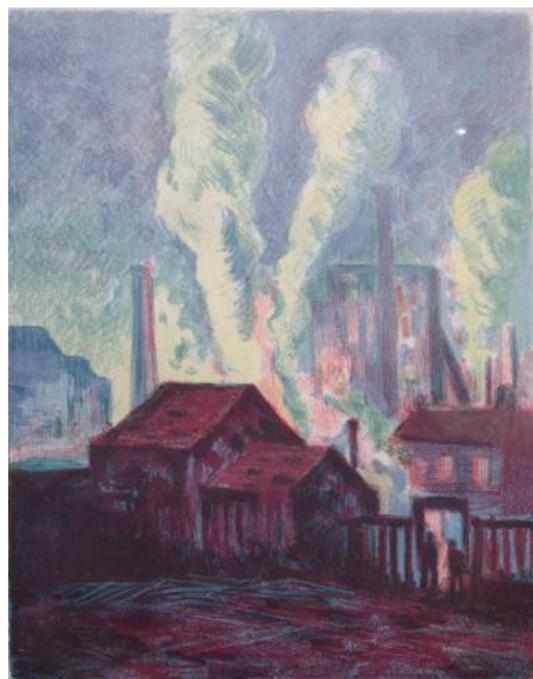


L'Aciérie

1898

Huile sur papier maroufflé sur carton

Paris, Héléne Bailly



Les Hauts Fourneaux

1898

Lithographie en couleurs

Collection particulière



Charleroi

Vers 1895-1896

Huile sur papier maroufflé sur carton en forme d'éventail

Collection particulière



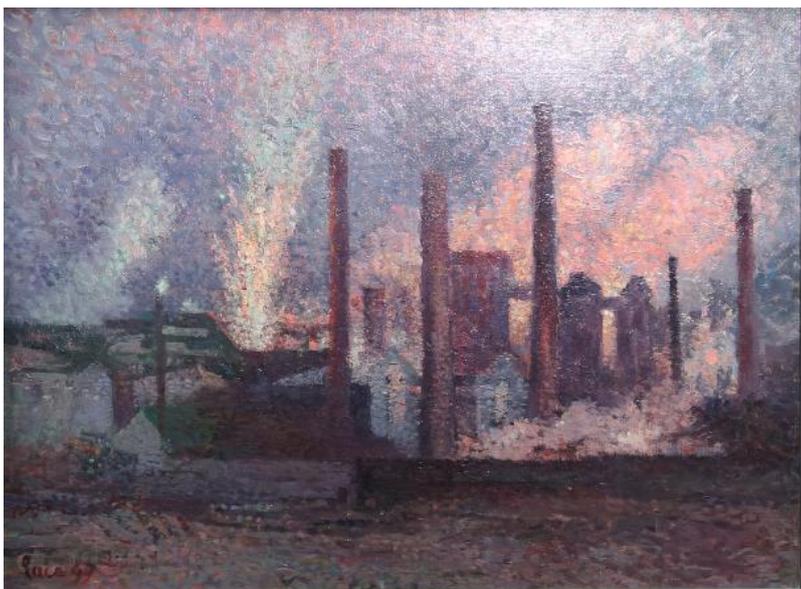
Fonderie à Charleroi, la coulée

1896

Huile sur toile

Mantes-la-Jolie, musée de l'Hôtel-Dieu - Maximilien Luce, inv. 98.04.06

Bien que Luce soit très engagé dans la défense des droits ouvriers et qu'il publie régulièrement des dessins anticapitalistes dans la presse anarchiste, ses peintures du Pays-Noir ne traduisent aucun militantisme. En 1896, il publie dans *La Sociale* dix dessins d'après les sculptures de Constantin Meunier intitulés « Les Gueules noires ». C'est la première fois qu'il représente les mineurs, corroyeurs de fer et autres ouvriers. Il approfondit sa vision en 1897 en pénétrant avec Paul Signac dans une mine et une aciérie. Dans cette scène de fonderie, Luce ne montre aucun misérabilisme ni glorification des ouvriers. Il illustre la diversité de leurs corps, tendus dans l'effort ou harassés, à contre-jour des fours béants.



Usines près de Charleroi

1897

Huile sur bois

Paris, musée d'Orsay, inv. RF 1990 27

Le collectionneur Camille Laurent accueille plusieurs fois Luce à Charleroi, entre 1896 et 1897. Ces séjours prolongés lui permettent d'étudier les aciéries, briqueteries et fonderies. Amateur des nocturnes, Luce capture le spectacle pyrotechnique des usines. Il parvient à en tirer une grande beauté plastique en travaillant les contrastes des feux et des lumières artificielles dans la nuit. Ici, comme dans *Les Hauts fourneaux à Charleroi*, la touche très enlevée, les empâtements et la palette violacée traduisent le bouillonnement qu'il observe. Bien que Pissarro juge ces toiles d'un « bleu roi, lourd », Luce continue d'affirmer sa personnalité au sein du groupe néo-impressionniste.

Londres et Rotterdam, leurs néo-impressionnistes

Luce effectue un premier séjour à Londres en 1877 avec le graveur Eugène Froment ; il y retourne en 1892, invité par Camille Pissarro, pour le consoler un chagrin d'amour. Bien qu'il soit d'un état d'esprit morose, il trouve du réconfort dans les paysages qu'il observe et produit de magnifiques œuvres. La Tamise en est le sujet principal et Luce transcrit brillamment le typique brouillard.

En 1907, il cède aux incitations régulières de Kees Van Dongen à aller « hors les fortifs » et parcourt pendant deux mois les Pays-Bas. Il visite Dordrecht, Amsterdam, La Haye et se délecte dans les musées, parmi les chefs-d'œuvre de Vermeer, Rembrandt, Ruysdael, etc. Il apprécie moins la campagne qui lui paraît plate et monotone. C'est encore près de l'eau, le long de la Meuse et dans les ports, qu'il trouve son inspiration. Il y reconnaît l'« atmosphère très particulière » qu'il admire chez les maîtres hollandais, « qui n'est ni celle de Londres, ni celle de Paris, c'est plus argenté ».



La Tamise et le Parlement à Londres

1895
Huile sur toile

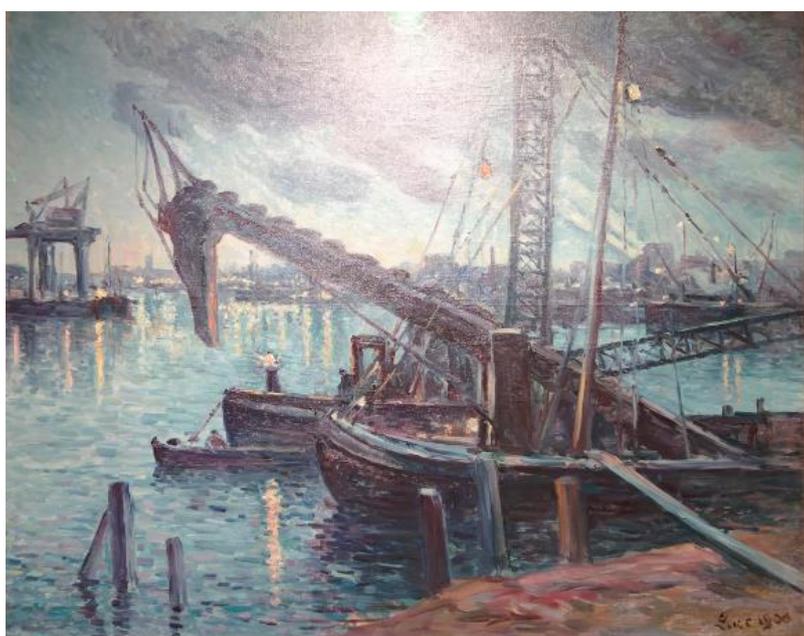
Collection particulière



Londres et la Tamise dans la nuit

1892
Huile sur papier maroufflé sur carton en forme d'éventail

Collection particulière



La Drague à Rotterdam, la nuit

1908
Huile sur toile

Mantes-la-Jolie, musée de l'Hôtel-Dieu - Maximilien Luce, inv. 98.04.23



Le Port de Rotterdam

1907
Huile sur toile
Collection particulière

Luce trouve la ville de Rotterdam semblable à Londres. Ce sont les effets atmosphériques qui attirent son attention. Dans cette vue du port, le ciel et l'eau dominent. Luce excelle à rendre le ciel gris, chargé de fumées violacées, les lumières froides et les harmonies bleutées. Ces effets sont contrebalancés par les navires qui creusent la composition de leurs diagonales et la structurent par leurs mâts et cheminées. Cette toile ne laisse pas percevoir la difficulté qu'il eut à saisir l'intense activité du port: « Tout change à chaque minute. [...] Jamais l'on ne retrouve ce que l'on avait la veille et même dans la séance cela se transforme deux ou trois fois ».



1. **Le Parlement**

1892
Gravure sur bois sur papier Chine
Collection particulière

2. **Londres**

1892
Gravure sur bois sur vélin blanc
Collection particulière



4. **Paysage en Hollande**

Vers 1907-1908
Matrice en bois gravé et encré
Collection Méliès Bonafine-Musee

5. **Environs de Rotterdam**

Vers 1907-1908
Matrice en bois gravé et encré
Paris, collection Méliès Bonafine-Musee

6. **Scène de quais**

Non daté
Matrice en bois gravé et encré
Paris, collection Méliès Bonafine-Musee

7. **Drague à Rotterdam**

Vers 1908
Matrice en bois gravé et encré
Paris, collection Méliès Bonafine-Musee





Travaux à Rotterdam

Vers 1907-1908

Gravure à la pointe sèche sur papier Japon

Collection particulière

Rolleboise, la consécration du « père Luce »

En 1917, Luce découvre le village de Rolleboise, dans les Yvelines, grâce au céramiste André Metthey et au peintre Alfred Veillet. Il est charmé par ce lieu peuplé de paysans et de journaliers. La tranquillité du hameau lui plaît, ainsi que sa situation géographique incroyable. En 1922, Luce acquiert une maison, perchée sur le coteau calcaire, au pied de l'église, qui offre une vue panoramique sur les boucles de la Seine.

Luce suit alors les pas du maître Jean-Baptiste Camille Corot, qui a peint près de 70 toiles dans les environs de Mantes et à Rolleboise. Comme lui, Luce rend un vibrant hommage à la nature dans ses œuvres. Sa touche, mêlant de larges aplats et des glacis très vaporeux, décline parfaitement les variations de vert. Il en émane une grande force picturale et une émotion simple, dont le tableau manifeste pourrait être Rolleboise, la baignade dans le petit bras. À sa mort en 1941, Luce est célébré comme le dernier impressionniste et un grand paysagiste ayant marqué la peinture de son temps.



Rolleboise, scène familiale devant la maison

Non daté

Huile sur papier marouflé sur toile

Collection particulière



L'Église de Rolleboise

Vers 1922
Huile sur toile

Collection particulière



Rolleboise, mère et enfant



Rolleboise, paysage à la campagne

Non datées
Boîtes de couleurs offertes à la famille Givort
Huile sur carton
Collection particulière

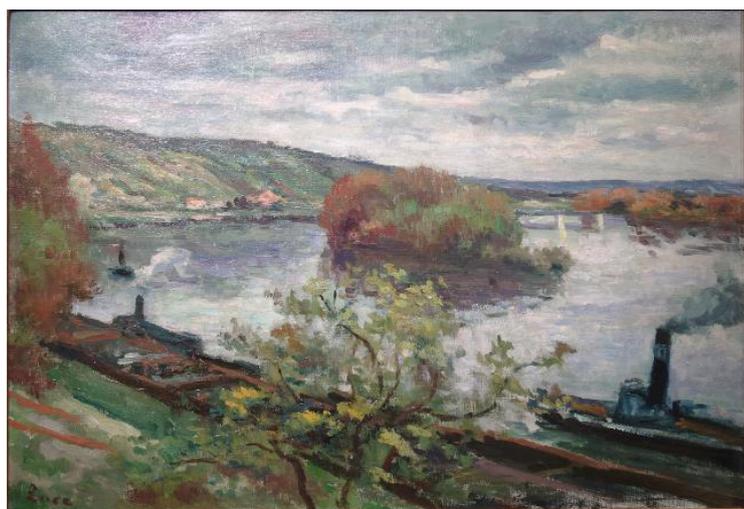


Personnage assis dans un jardin

Vers 1937
Boîte de couleurs offerte à Jean Veillet
Huile sur carton
Collection Françoise Veillet

À Rolleboise, Luce bénéficie d'un cercle social aussi dynamique qu'à Paris. Plusieurs artistes y séjournent, dont Jean Texcier et Alfred Veillet. À 9 kilomètres de distance, la gare de Mantes place l'artiste sur les rails

À Mantes, Luce passe la moitié de l'année à Rolleboise et reçoit ses amis dans son jardin ou en barque, pour peindre sur la Seine. Ces boîtes de couleurs peintes avec des sujets rolleboisiens témoignent de ses amitiés sincères.



La Seine à Rolleboise au printemps

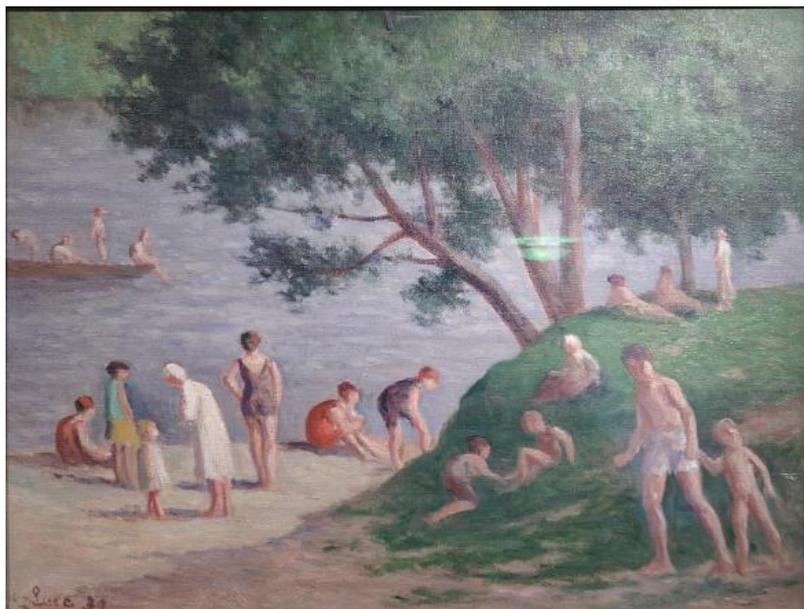
Non daté
Huile sur toile
Bailly Gallery Genève - Paris



Rolleboise, la route en bord de Seine

1930
Huile sur papier marouflé sur toile
Mantes-la-Jolie, musée de l'Hôtel-Dieu - Maximilien Luce, inv. 2021.1.17

Ce tableau représente la partie inférieure du village, composée de quelques habitations, traversée d'une route et bordée par le chemin de halage qui longe la Seine. Luce aime peindre les coins sauvages des îles et les bras morts du fleuve mais il s'intéresse aussi aux activités rurales. Ici, les silhouettes d'un homme au repos près de sa péniche et d'un autre poussant une brouette côtoient celles d'une voiture, avec un remorqueur fumant au loin: autant de signes qui rappellent l'attention que Luce porte au labeur.



Baignade à Rolleboise

Vers 1920

Huile sur toile

Mantes-la-Jolie, musée de l'Hôtel-Dieu - Maximilien Luce, inv. 98.04.54



Méricourt, la plage

1930

Huile sur toile

Mantes-la-Jolie, musée de l'Hôtel-Dieu - Maximilien Luce, inv. 98.04.55

Dès 1920, Luce reprend le thème déjà exploré de la baignade. Il le développe particulièrement en 1936, lorsque les premiers congés payés lui offrent des modèles vivants sur les rives de la Seine. Luce réalise des compositions très réfléchies mêlant les nombreux croquis qu'il effectue en plein air. Ici, il invente un ponton qui n'existe pas à Rolleboise pour disposer les différents corps sur une scène. Les répétitions colorées des maillots et des serviettes, et les rythmes des postures rendent la composition très aboutie.



Baignade

Non daté

Coffret à abattants en bois orné de cinq peintures

Mantes-la-Jolie, musée de l'Hôtel-Dieu - Maximilien Luce, inv. 2022.2.22



Rolleboise, la baignade dans le petit bras

Vers 1920
Huile sur toile

Mantes-la-Jolie, musée de l'Hôtel-Dieu – Maximilien Luce, inv. 98.04.45